

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CHIENNE  
SUIVI DE  
L'ÉCRITURE DU TRAUMA OU LA CICATRISATION DES TERREURS

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
MARIE-PIER LAFONTAINE

FÉVRIER 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

À Nelly.

Merci de m'avoir ouvert tes bras si grand. D'avoir cru en mon histoire, en moi. Je te remercie pour toutes ces fois où tu m'auras écoutée avec attention, avec révolte parfois, parler de ce mémoire, d'écriture ou de mon enfance.

À Amélie, Élise et Anna.

Merci pour votre soutien incommensurable, votre amitié, votre amour.

À Cassie.

Merci pour ta confiance.

À mes « amies d'université ».

Merci. Je ne vous remercierai jamais assez pour votre empathie, votre écoute. Vos lectures, vos commentaires, votre respect. Vous formez une cohorte incroyable, sensible et talentueuse. Vous avez été les premières et les premiers à recevoir ce projet duquel je ne croyais pas sortir vivante. Je vous dois ce mémoire.

À Martine Delvaux.

Merci pour les lectures attentives, les notes et les suggestions de livres. Merci pour ta compréhension sensible des enjeux derrière l'écriture. Merci d'avoir accepté d'être témoin.

## DÉDICACE

À Jessie.

*Nous deux contre le reste du monde.*

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
CHIENNE .....	1
L'ÉCRITURE DU TRAUMA OU LA CICATRISATION DES TERREURS .....	84
EN APPUI .....	85
Effraction .....	88
À bout portant .....	93
À vue d'œil .....	102
La peur des ombres .....	109
ENTRE NOUS .....	115
Stratégies de résistance à l'effondrement .....	117
Jamais nos mères n'ont .....	122
Trois mythes sur l'écriture du trauma .....	127
Fuguées de la terreur .....	130
La lectrice .....	134
BIBLIOGRAPHIE .....	136

## RÉSUMÉ

*Chiennes* est une autofiction dans laquelle *Je* dénonce la violence de sa famille. S'y alternent, sous forme de fragments, souvenirs d'enfance et constats lucides sur les séquelles, une fois adulte, de tels traumas. Compte tenu de l'ampleur du sadisme du père et de la multitude d'attentats perpétrés contre ses enfants, seuls les souvenirs de *Je* et de sa sœur jumelle sont reconstitués. L'angle privilégié est celui de la violence sexuelle et psychologique. L'écriture se veut précise et directe. La colère se veut froide et meurtrière.

L'essai qui suit, *L'écriture du trauma ou la cicatrisation des terreurs*, se divise en deux parties. Dans la première partie, titrée *En appui*, je propose une réflexion théorique et féministe sur les différentes modalités de traumas que peuvent subir les femmes et les enfants de la part des hommes. Je m'appuie principalement sur les théories de Maria P.P. Root et de Laura S. Brown, ainsi que sur mon expérience personnelle du syndrome de stress post-traumatique complexe, pour tracer des liens entre la mémoire (individuelle et collective), le trauma, la domination masculine, la survie et l'écriture. Dans la deuxième partie, titrée *Entre nous*, je dresse un portrait plus intime de ces mêmes enjeux, alors que, sous forme de fragments ou de listes, j'évoque les difficultés éprouvées, ainsi que leurs solutions, lors de la rédaction de ce mémoire.

MOTS-CLÉS : TRAUMA, VIOLENCE FAMILIALE, MYSOGYNIE,  
AUTOFICTION, ENFANCE

CHIENNE

*Parmi toutes les lois du père, il n'y en avait qu'une seule d'ordre capital : ne pas raconter.*

Je dissimulais mes désirs dans des textes de fiction, enfant. Deux sœurs jumelles en fugue. Pourchassées par un monstre à deux têtes. Elles s'enfuyaient dans de sombres forêts. S'armaient de branches, de bâtons. Aujourd'hui, je ne cache plus mes désirs. Je voudrais que ce texte décime ma famille entière.

Si papa dit *jappe*. Je jappe. Si papa dit *rapporte*. Je rapporte. Si papa dit *lèche ta patte*. Je lèche ma patte. Si papa dit *sens les fesses de ta sœur*. Je sens les fesses de ma sœur. Si papa dit *roule sur le dos, sale chienne*. Je roule sur le dos, sale chienne je deviens. Si papa dit *gruge le soulier*. Je gruge le soulier. Si papa dit *mange tes excréments*. Je mange mes excréments. Si papa dit *tourne en rond, sale conne*. Je tourne en rond, sale conne je deviens. Si papa dit *grogne*. Je grogne et reçois un coup de pied *ça t'apprendra à grogner après moé, sale chienne*. Papa dit aussi *les animaux, faut leur attacher une chaîne*. Si je refuse les roulis-roulades, les biscuits en forme d'os, *donne la papatte*. Il sort la laisse.

Le père adore jouer. Les jeux l'excitent. Les stratagèmes élaborés lui plaisent au plus haut point. Il en a mal aux testicules. Repousser les limites de l'interdit lui demande beaucoup d'ingéniosité. Comment agresser ses enfants sans les pénétrer.

Il brandit un collier. Tape sur sa cuisse. *Ici, ici*. Le père, il me dit souvent. Trop souvent. *Tant qu'à être une sale chienne, aussi bien l'être jusqu'au bout*. Une sale chienne marche à quatre pattes. Toute la journée. Rapporte la balle dans sa gueule. Lui lèche les pieds. Une sale chienne. Les genoux en sang. Mange sous la table dans un bol. Ses restants froids de la veille. Une sale chienne ne parle pas. Ne porte pas de vêtements. Encaisse les coups dans les côtes. Une sale chienne urine dans un coin. Sur du papier journal. Une sale chienne couche sa tête entre les cuisses de son maître. Se laisse flatter.

Nous obliger à jouer à la chienne est le meilleur moyen qu'il a trouvé pour que ses jumelles traînent nues à ses genoux.

La mère participe à l'inceste. Avachie devant l'immense télévision du salon. Elle demande à ma sœur. Elle exige, plutôt. Personne ne demande dans cette maison. Il est impossible de refuser quoi que ce soit. La mère hargne : *Va dans ma chambre. Dans l'garde-robe, tu trouveras mes vestes. Ramène-moé-s'en une. On gèle dans c'te baraque-là.* Ma sœur monte l'escalier. Entend en sourdine l'éventail de la salle de bain. Le bruit de l'eau qui coule. Elle ouvre la porte de la chambre sans frapper, puisqu'elle croit le père sous la douche. Elle marche jusqu'au fond de la pièce. Tire sur la porte coulissante. Les vestes sont pendues à des cintres. De chaque côté du porc. Nu. Il se branle l'excroissance du fond du garde-robe. Sa queue humide crache. À l'exact moment où sa fille fillette fige de stupeur. Il grogne. Gémit. Se tord. Larve souillée de travers.

Nous étions, ma sœur jumelle et moi, les victimes parfaites pour mon père. Nous avons toutes deux un vagin.

La laisse est en cuir marron. Abîmée par nos traces de dents. Il la range dans le même tiroir que ses ceintures et ses films pornographiques. Il trouve plus pratique d'entreposer tous ses fantasmes dans le même tiroir. Le père se masturbe en pensant à nos œdèmes. Il éjacule à la simple pensée de pétéchies. À quoi d'autre servent les veines jugulaires qu'à être compressées jusqu'à l'hypoxie. Jusqu'à ce que les lumières s'étoilent. Mes évanouissements engorgent son sexe. Il tire sur la laisse. Il m'étrangle. Il me traîne sur le sol. Toujours, le père pupille de foutre sous mes suppliques muettes. J'étouffe. Les salives en désertent ma langue.

La mère raconte sa rencontre avec mon père. Elle avait quinze ans, lui vingt-quatre. Il avait sa maison et une épouse. Elle, elle habitait chez ses parents et avait de l'acné. Les maisons étaient voisines. Il lui a pris la main de force, un soir. Dans la rue. Il l'a embrassée. *T'es ben trop belle, j'peux juste pas m'en empêcher* jusqu'à sa chambre à lui. Il l'a pénétrée. Elle ne parle pas de la douleur. Mais raconte qu'elle lui a demandé de fermer les yeux le temps que, toute nue, elle se dirige à la salle de bain pour nettoyer le sang. Il ne fermera pas les yeux, évidemment. Pour ses seize ans, il l'a arrachée à sa famille. Il l'a exilée dans une autre ville et enfermée dans un petit appartement. Elle arrête les études. Sans famille, sans amies, elle fait confiance aux comédies romantiques. Croit que *j'te laisserai jamais m'quitter, j't'aime trop, j'te suivrai partout, t'es à moi* sont des preuves d'amour. La mère raconte sa rencontre avec mon père comme elle raconterait un coup de foudre. Je ne comprendrai qu'une fois adulte qu'à seize ans, ma mère a été kidnappée. La belle histoire d'amour qu'elle nous ressasse depuis l'enfance est un syndrome de Stockholm.

Je pourrai entrer en relation avec un homme le jour où je n'aurai plus rien qui puisse m'être pris ni volé. Le jour où je serai vidée de toute humanité, désensibilisée à la douleur et aux froissements des peaux, je pourrai dire à un homme, en toute sécurité, *je t'aime*.

Si je n'écris pas ce qu'il s'est passé quand j'avais huit ans, peut-être que ce qu'il s'est passé quand j'avais huit ans n'aura jamais eu lieu.

L'enfance n'existe pas. Existente la peur du noir, les engelures et les loups.

Le père aime bien nous faire savoir qu'il pense à nous lorsqu'il éjacule. Il s'arrange toujours pour que nous l'entendions.

Il nous répète sans cesse *z'êtes ben comme votre mère*. Pour tout et pour rien. Trois versions d'une même peur sur lesquelles vidanger ses hargnes. Il voudrait que chaque coup de bassin nous viole toutes à la fois. Il voudrait nous entendre hurler depuis nos chambres. Il voudrait. À chaque coup de bassin. Nous savoir saignantes et haletantes. Il s'imagine ses trois femmes le visage étouffé dans le même oreiller. Des gémissements en chœur sous les poignards. C'est peut-être ça, une famille.

Tous les jours, le père demande. D'une voix très forte. À quoi ça sert, une fille? Quelqu'un veut bien le lui expliquer. À quoi ça sert à part à torcher la maison. À part être le support de fantasmes interdits. À part pleurer. *Mauviette p'tite criss de morveuse de braillarde tu pleurniches pour tout et pour rien*. Il va nous le dire, lui, à quoi servent les femmes : à rien. *Bonnes à rien!* Mais qu'est-ce qu'il a bien pu faire pour mériter ça. Peut-être que s'il avait enfourché la mère sur la table de cuisine. Plutôt que devant le feu du foyer. Peut-être que s'il avait été plus brutal, l'avait prise par derrière, l'avait prise par surprise.

En ce moment précis. Il y a. Quelque part dans le monde. Une fillette en boule. Chavirée par l'image de son père mort. À l'ombre de sa veilleuse ou sous les couvertures, elle s'imagine papa les bras en croix. Elle s'orchestre à demi-orpheline. Sa tête bourdonne de *Et si*. Et si papa crevait sur le chemin du retour. Et si un dix-huit roues écrabouillait sa voiture. Et s'il tombait en panne sur un chemin de fer. Qu'un train le percute, l'écrase, le démolisse. Et si sa carcasse anéantie par la tôle, la ferraille. Au compte de trois, ses os broyés. Dans chaque pays du monde. Au moins une enfant rejoue le jeu du chagrin. Que se passerait-il si? Craquement d'allumette la station-service explose. Le squelette calciné sentira-t-il le cochon braisé? Et voilà les freins ne fonctionnent plus. Le mur de la maison tout en bas de la côte fracture son crâne. Le blizzard le rattrape, le chavire. Les roues glissent sur le lac. La patinoire se casse. Noyade. Mourir d'hypothermie est atroce. Et si les embardées coinçaient le corps de papa entre un muret et le bras de vitesse. Les pinces de désincarcération ne s'ouvrent que sur des cadavres. L'enfance dérape en boucle. Avec ses fantômes de lésions, de fractures. Mais ces vœux de mort ont leur utilité. Peu importe ce qu'on en dit, moi je sais qu'ils servent à pratiquer les larmes. Pour que, le jour où enfin arrivera l'accident, la fillette puisse aussi bien feindre le deuil que sa mère. Debout près du corps, un bouquet de fleurs à la main.

Les coups à intervalles réguliers servent à mesurer la résistance de nos tissus. Ces coups à intervalles réguliers testent nos nerfs. Vont-ils lâcher? Le père adore sentir cet instant d'écroulement de soi. Ce moment où la douleur fait taire la voix, où ne bruissent plus que la chair et les muscles. Ce type de battements rythme souvent la fréquence de nos cauchemars. Une fois la nuit tombée. Les ombres se synchronisent entre elles. Mais le plus gros avantage est qu'entre coups aussi cadencés nos peurs sont balisées. Ne reste que la tristesse, ne restent que les douleurs.

Les hurlements stoppent. Le père sort de la chambre de ma sœur. Se racle la gorge. Ses pas résonnent jusqu'à l'autre bout du couloir. Il s'en va rejoindre la mère et ses comas.

La peur nous a été implantée avant même le mot pour la nommer. Je me souviens d'une sensation diffuse. Un picotement sous la peau. La peur mobilise le sang dans les veines du cœur. Laisse l'extrémité des doigts et des orteils glacée. Dans les battements accélérés de l'organe, l'attention se dirige, se fixe sur le père. Le choix de ses mots, l'intonation de la voix, ses poings sont-ils ouverts ou fermés? Ça change tout, ouvert ou fermé. Les poumons oublient d'expirer. Ils retiennent l'air, le compresse en petites bulles d'asphyxie. Les pommettes s'enflamment. Bouillons rouges de honte. Celle de s'incliner, encore une fois. Les muscles, un à un, se raidissent. Principalement derrière la nuque, près des épaules. Je sens mon énergie se brûler, consumer ses réserves. Même un battement de cils exige une quantité démesurée d'effort. Les mouvements spontanés de déglutition s'arrêtent. Le gémissement ne sort pas de la gorge. Il coince. Il vibre et cogne, mais ne sort pas du corps. Ne pas laisser la terreur assiéger ses os est épuisant.

Les douleurs maman sont les pires. Elles ont des tentacules. Elles font mal jusqu'au cœur. Sillent dans le fond de la tête. Ces douleurs méchantes rouvrent la fontanelle. Tout en haut du crâne. En forme de losange. Espace nourrisson que l'enfance suture. Les douleurs maman blessent jusqu'aux géométries de la naissance. Le crâne rouvert dans la salle de bain du deuxième étage. La mère assise au bord de la baignoire. Elle brosse nos cheveux avec colère. Des nœuds de plusieurs semaines. Nous les avons cachés sous d'autres cheveux. Les coups de brosse, sa brutalité, ses soupirs nous font comprendre, à ma sœur et à moi. Notre mère. Partagée en césarienne. Elle ne voulait pas d'enfants.

On m'a dit qu'il est normal d'avoir peur du viol. Que son idée seule terroriserait n'importe quelle femme. Moi, le viol ne me fait plus peur du tout. J'ai reçu suffisamment de coups, de haine et de crachats pour ne plus trembler devant la possibilité d'un contact non désiré. Mon corps a été maltraité tant de fois, mes os battus, que ma chair en a été vidée de son sacré. Mon corps a été purgé de lui-même. Les terminaisons nerveuses ne mènent plus nulle part. Il est devenu un objet comme un autre. Un sac de boyaux et de tripes dans lequel les hommes peuvent piger sans que je ne m'en formalise. Suffisamment d'hommes sont passés sur moi, m'ont éventrée, pour que le viol ne me fasse plus peur. Je peux désormais marcher librement dans la rue.

Le père collectionne nos peurs. Tout contre sa ceinture. Il les entasse en lui. Les accumule. Il se cache derrière le sofa. *Bou!* Dans l'ombre des placards. *Bou!* Il entre dans la chambre et se glisse sous le lit. Quand ma culotte à fleurs est baissée. *Bou!* Il guette de l'autre côté de la porte. Au moment où la champlure couine. Au moment où l'une de ses fillettes est nue sous la buée chaude. *Bou!* Il entre par surprise. Toujours par surprise. Mes seins sont découverts. *Bou!* Il donne un coup de poing sur la table. Nos épaules sursautent. Il claque la porte du réfrigérateur, de la chambre, de l'entrée, de la voiture. La joue de sa femme. Les couteaux, les souliers, un marteau volent au-dessus de nos têtes. Le chat aussi une fois. Tous les jours, il avale nos cris.

Je voudrais écrire cette fois où il a failli me tuer. Où il a *perdu le contrôle*. À croire que tous les autres jours, il se maîtrisait. C'était une question de sang. S'arrêter avant que le sang ne coule. C'était ce que ça voulait dire, dans ma famille, être *en contrôle*.

Des hurlements. Les lumières sont éteintes. C'est la nuit. Ma sœur est de l'autre côté du mur, dans sa chambre. Mon père la punit. Mes mains plaquées sur les oreilles. J'entends encore les cris. Ils se multiplient, se cambrent dans le son. Le père ne s'arrête pas. Pas avant d'avoir eu sa dose. Nous le savons bien pourtant, ma sœur et moi, que hurler ne le repousse pas. N'empêche pas les coups ni les plaies. Hurler sans pansement ne referme pas les douleurs. Hurler ne soulage rien. Le père corrige. Le père redresse. À coups de phalanges fermées. Ceinture, spatule ou bâton. Ma sœur hurle fort. Le père cingle plus fort encore. Hurler n'alerte pas la mère non plus. Elle est couchée sourde sur ses deux oreilles. À l'autre bout. L'autre bout du couloir.

C'est interdit de pleurer dans ma famille. Pleurer justifie à rebours les coups reçus. Trahit sa culpabilité. À moins que le père considère que nous pleurons *pour rien*. Dans ce cas, pleurer justifie les coups à venir. Parce qu'il faut pleurer *pour quelque chose* dans cette maison. La main levée *j'vas t'en donner une, une raison de brailler, moé*. Vaut mieux ne jamais se laisser aller. C'est plus sécuritaire.

Le cuir de la ceinture est usé. La couleur d'origine s'est fanée. S'est ternie au fil du temps. Comme blessée. Il y a des stries décolorées à son extrémité. Morceaux de peau en moins. Arrachés. La ceinture est longue. Assez longue pour faire trois tours complets autour d'un poing serré. Le fermoir en métal ne brille plus depuis longtemps. Mais le bout du rivet pique encore. Pointu comme un clou.

L'heure du souper. Le père sort un rouleau de ruban adhésif. Je dois plaquer mes épaules contre le dossier de la chaise. Maintenir mes bras le long de mon torse. Surtout demeurer immobile. Bien appuyer les chevilles aux barreaux. Lui, il fixe l'extrémité collante sur l'un de mes seins. En appuyant avec son pouce. Très fort. Le ruban doit bien adhérer au tissu du vêtement. Il aime presser le mamelon. Jusqu'à ce que je grimace. Les expressions de douleur lui plaisent toujours. Mais ce qu'il préfère? Me toucher devant la mère. Repousser. Toujours repousser les limites de l'interdit. Lui montrer qu'elle n'a aucun pouvoir. Que le jour où il décidera de nous violer, il le fera. Une bonne fois pour toutes, sous ses yeux. Il veut qu'elle sache qu'il ne nous agresse pas par choix. Non pas en signe de docilité ou de compromis. Au pays des hommes, les loups font ce qu'ils veulent.

Il fait le tour de la chaise en courant. M'attache. Interdiction de souper tant que je ne me serai pas déprise. Il appelle ça, le jeu de *La momie*. Je ne réussis jamais à me déprendre. Sauter un repas est le moindre de mes soucis. C'est le besoin d'uriner qui m'inquiète. Je ne peux pas serrer les genoux. Mes chevilles sont attachées trop loin l'une de l'autre. La nuit tombe. Il fait froid. Seule dans la cuisine. Il va m'oublier. Mes doigts s'engourdissent. Une fatigue musculaire dans les épaules. J'ai envie. Par la fenêtre, je vois : un, deux, trois, quatre voitures passer. J'ai envie et ça fait mal, ça brûle. Je serai punie en double si je demande à la mère de me libérer. C'est interdit de se servir de l'empathie de la mère. Il dit que *sinon, c'est de la triche*. Je n'arrive plus à me retenir. Mon pantalon se mouille. Je suis une truie.

Si un jour un homme venait à moi avec le désir de m'aimer, qu'il me voyait en tant que femme, qu'il avait pour moi des envies de douceur et de caresses, il falsifierait la nature même de ma naissance et j'en mourrais.

La mère participe à l'inceste. Assise dans son gras, au bout de la table. Le père l'empoigne, la touche, la prend. Sa main ouverte vole d'un sein à l'autre. Le gauche est son préféré, puisqu'il est plus gros que le droit. Maman-Toujours-Pleine-de-Foutre doit faire passer sa fourchette sous son bras pour manger. Il n'est pas question de la lui planter dans la main. Sa poitrine est libre de droits. Le père en bave. Le père nous parle. *Même putain, je vous aimerais. Vous pourriez devenir putain que. Je vous aimerais. Mes filles putes, mes filles garces. Cochonnes comme leur mère. Je les aimerais. À genoux! Sucez, sucez-vous aussi bien.* Barbe demande. *Avalez, avalerez-vous.* Barbe bande. Il doit occuper ses mains.

J'ai une meilleure amie, enfant. Elle est *incestée*. Par son grand-père. Le père de sa mère avec la langue et les doigts. Il l'assoit sur ses genoux. Lui donne de l'argent ensuite. Elle me l'a raconté à l'école. Pendant la récréation du midi. Il la tripote. Par-dessus tes vêtements ou en dessous? Ça changeait tout pour moi. Au début l'un, puis l'autre. Sa réponse voulait dire que ça durait depuis un moment. Sa mère a dit *Tu me le diras s'il recommence*. Sa grand-mère a dit *Tu me le diras s'il recommence*. Mon amie, elle, elle me chuchote *C'est un secret*. Comme les adultes savent pour la langue et pour les doigts. Le secret est ailleurs. Alors je raconte à ma mère : l'argent, les genoux, la langue, et je répète tripotée. Mais je ne lui fais pas confiance pour le secret. Je le garde pour moi. Je ne le raconte pas à l'intervenante de l'école. Qui pose les mêmes questions. Plusieurs fois. Je ne le dis pas non plus à la policière. Derrière son bureau. Qui rit. Parce qu'elle ne sait pas comment écrire tripoter. *Un p ou deux p? Haha. Les mots d'enfants*. Ma mère et elle se regardent. Je me souviens avoir eu envie de crier *T-r-i-p-o-t-e-r*.

Au procès, la procureure me demande de relire ce rapport de la policière. Elle a mis deux *p* finalement.

Je dois répondre aux questions. Le grand-père laisse un autre homme parler pour lui. *Plus fort, mademoiselle. Et vous devez regarder le Juge*. Le Juge aussi est un homme. *C'est bon, je l'entends bien*.

Je sais le serment. Dire *toute* la vérité et rien d'autre. Je l'ai juré. Mais je ne lui fais pas confiance, au Juge.

À la barre. La grand-mère : *Des massages innocents*. La mère : *Oui, des fois, des menteries d'enfant*. La procureure : *Vous saviez Madame ce que votre mari*. L'avocat de la défense : *Les enfants mentent*. Moi : je ne dis pas le goût de la cigarette, le gluant, la bosse au pantalon, il lui dit merci en donnant l'argent. Mais de toute façon, ce juge, il n'a entendu qu'une seule chose : *Les enfants mentent*.

J'aurais voulu, pour ma jumelle et moi, une mère debout. Qui traverse les couloirs. Arrache les portes, ouvre les lumières. Une qui hurle plus fort que les terreurs. J'aurais tellement voulu une mère stridente. Une mère à nous, pour nous, à bercer les cauchemars. Je l'aurais choisie avec iris, tympan et tambours. Elle aurait été toute en colère. Sans lignes de fuite ni fatigue. Une femme au ventre plein. À border les nuits sans étoiles. Elle nous aurait décroché des petits matins aux croissants, des couleurs et la lune. Serait accourue. Je lui aurais demandé de nous tenir la main. Pour traverser le monde. De brosser nos cheveux, d'arrêter le sang de couler. Mais nous savons très bien, ma sœur et moi. Depuis longtemps. Les mères n'existent pas.

Le père adore tester notre docilité. Ses règles sont claires. Interdiction de pleurer sous aucun prétexte. Il roule sur le pied de ma sœur avec la voiture. Par accident. Il se retourne vers l'arrière. La regarde monter à cloche-pied sur le siège. Les cartilages sont écrasés. Barbe change tout de suite l'angle du rétroviseur intérieur. Pour mieux observer pendant les premières minutes du trajet. Le visage crispé rouge pleure-t-il? Un autre jour. Il referme la portière de la voiture. Sur quatre de mes doigts. Par accident, toujours. Ma main libre cogne contre le métal chauffé par le soleil. Avec frénésie, je tire sur la poignée. Lui debout derrière moi. Immense. Il espionne mon reflet dans la vitre. Attentif à la moindre de mes simagrées. *Tu vas pas t'mette à brailler pour ça, non?*

La mère participe à l'inceste. Allongée sur le dos dans le territoire paternel. Lit à montants. Peut-être est-elle attachée. Peut-être se fait-elle étrangler. Dans tous les cas, sa position est soumise. Et douloureuse. Le père en sueur s'active au creux de ses chairs. Elle, elle ne fait pas le lien entre le craquement du palier. Déclenché par le poids d'une enfant en marche vers sa propre chambre. Et l'orgasme bruyant du porc. À l'exact moment où l'enfant passe devant leur porte fermée.

Vaut mieux exister en tant que chienne que de ne pas exister du tout.

Nos douleurs excitent le père. Ma sœur se brise un doigt à l'école. Au souper, elle se fait interroger. La tête baissée. Le doigt écrasé entre les coussinets bleus d'une attelle en métal. Elle ne respire plus. *T'as senti une brûlure ou un pincement? Dis-moé. Au moment de l'impact, t'as crié, hein? T'as chialé comme une chienne qui accouche ou comme ta mère qui geule, qui jouit? Jusqu'où tu la sens, la douleur? Jusqu'à ta paume? Ton poignet? Jusqu'où? Où les douleurs te pincent? Pauvre mauviette. Décris les éclairs, le choc. Coince-toé, ma fille, ma déjection, entre le mur et les ballons. Mais décris pour papa-ogre la sensation.* Nos douleurs l'excitent à un point. Il ne tient plus en place. Il bouge sur ses fesses. Se tortille. La tête dans les cristaux du lustre. Il tente de masquer ses yeux d'orgasmes colorés. Derrière des haha moqués. Moqués plus longtemps que nécessaire. Barbe croit plus acceptable. Plus digne. De rire les souffrances que de les éjaculer. Alors pour évacuer les tensions dans son bas-ventre, il termine son interrogatoire avec des blagues. Ce mur de briques a-t-il ressenti quelque chose, lui? A-t-il eu mal, lui aussi?

Ma sœur ne survit pas à l'enfance. Elle la découpe encore dans le gras de ses cuisses. Sur ses poignets. Elle pratique son suicide à coup de lames de rasoir, de couteaux. À trente ans, elle voudra aller se tuer dans la maison familiale. Se pendre au ventilateur du salon. Elle espérera être trouvée par mon père. Corps bleui, gonflé par la mort, ballotant faiblement au rythme des pales. Elle voudra qu'il ait cette érection nocturne dans son pantalon au moment de la voir. Toutes les nuits, le père se lève pour aller regarder de la pornographie. Elle se serait mise nue pour lui. Se serait offerte. *Je t'offre mon cadavre, papa, prends-le*. Je crois qu'elle voulait qu'il sache qu'elle aurait été morte pour lui. Par amour. Qu'il sache qu'il n'y aurait que dans la mort qu'elle pourrait l'aimer. Elle aurait espéré qu'il la regarde, là, morte, pendue défigurée, toute la nuit. Jusqu'à ce que ça pue. Qu'il prenne le temps de recomposer ce discours entamé dès notre enfance. *Folles. Folles et menteuses, mes filles*. Il aurait regardé son œuvre bigarrée de veinures noires, craquelée. Il n'aurait pas été écœuré ni triste, non. Trop avancé dans la psychopathie pour s'imaginer la douleur ou la détresse d'autrui. Mais il aurait très certainement regardé sa poitrine. Si elle en avait eu le courage, elle se serait tranché les seins et les aurait laissés sur sa commode. Une offrande. Mais elle était trop impatiente. Elle était tellement excitée par cette idée de vengeance qui n'en était pas une, pas vraiment, qu'elle l'a répétée à tous ceux qui voulaient bien l'entendre. S'en sont suivis ambulance et internement. Je ne l'aurais pas empêchée d'aller pourrir au salon, ma sœur, moi. Jamais je n'aurais dénoncé son plan. Les gens ne savent pas que lorsque l'on a été tuée plusieurs fois déjà, il n'y a plus rien de tragique dans la mort. Plus rien de dramatique. Peut-être qu'au moment où je lui aurais tendu la corde, elle montée sur le fauteuil du salon, moi à ses genoux, peut-être que dans nos chuchotements de gamines tristes et brisées, peut-être que j'aurais réussi à lui mentir, à lui dire, sans que les mots ne s'étranglent dans ma gorge, que la plus forte des vengeances serait la vie.

Le père sort de la chambre de ma sœur. Son ombre assombrit le tapis bleu du couloir. Il marche jusqu'à la descente d'escalier. Les marches grincent sous son poids. Une porte s'ouvre, puis se referme. Je recommence à respirer.

Peut-être que s'il meurt. Bouffé par un ours, fauché par un train. Peut-être que s'il tombe d'un douzième étage ou se noie dans un lac. Et si on lui tranchait la tête avec cette hache qui traîne derrière la maison? Coupons la ligne de ses freins. Nous pourrions prier la foudre, trouver la mort-aux-rats. L'étrangler avec sa cravate. Le couteau à pain suffirait pour trancher son excroissance, ses veines et sa langue. Peut-être que si nous le pelions de sa peau, mangions son ventricule, peut-être une fois son corps putride la mère existerait.

Les hommes m'aiment, m'ont toujours aimée, comme on aime une chienne. À quatre pattes. La langue sortie. Surtout ne pas grogner, surtout ne pas mordre. Ils me l'ont dit. Leurs phalanges verrouillées autour de mon cou. Une ceinture une fois. Ils me l'ont dit des centaines de fois, *t'aimes ça, hein, sale chienne*. Les hommes m'aiment comme ils aiment leurs chiennes. Pour leur fidélité. Pour le besoin d'eux qu'elles expriment un peu plus chaque jour. Les chiennes restent. Elles restent malgré les coups de pied dans les côtes, les claques, les tapes. Ils savent que je reviendrai. Que je feindrai avec conviction le plaisir à chaque coup sur mon fessier tendu. Ils peuvent éjaculer au fond de ma gorge asphyxiée que je reviendrai vers eux. En demander un peu plus. Tout pour un contact physique. Je n'habite mon corps que dans la douleur. Une fois tapissée de bleus, de traces de morsures, les mamelons endoloris. J'ai mal au sexe, à l'intérieur des cuisses. Plusieurs m'ont déchiré des muscles à force de vouloir m'écarter plus loin. Toujours plus loin. J'y retourne avant que la douleur ne s'estompe. Quand les ecchymoses verdissent. Je vois que je pourris, que je me gâte, alors j'y retourne. Vers un autre, le même. Celui-là voudra tirer mes cheveux. Il éjaculera au craquement des vertèbres de ma nuque. Hurlera de plaisir sous mes halètements de douleur. Il n'y a que dans ma mort qu'ils peuvent jouir. *De* ma mort. Ils le sentent que je suis une enfant battue. Que je ne sais exister que dans la destruction. Ils savent qu'il n'y a que dans l'intensité que je peux souffler. Mettre ma détresse sur pause. Chaque nouveau coup me console un peu plus de mon enfance.

Ma sœur et moi n'avons qu'à nous prendre par la main pour savoir avec certitude que nous survivrons au père.

Pour punir une enfant blessée par sa propre faute. Par manque d'obéissance. Ou même celle blessée par imprudence. Il faut une mère. Elle doit retirer le gravier avec une pince. Laver la plaie. Eau tiède et savon. La désinfecter. Ma mère garde une bouteille de mercurochrome à l'étage. Dans la pharmacie derrière les portes-miroirs. Deuxième tablette. Elle doit poser un pansement propre et sec. Joindre les deux pouces. Ce n'est pas nécessaire qu'ils se touchent. Pour punir une fillette d'avoir déchiré son collant. Au niveau du genou. Il faut appuyer très fort, très fort sur le rond imbibé rouge. À répéter au besoin. Avec un seul pouce pour les bleus, les bosses, les prunes et les yeux au beurre noir. Idéalement, attendre, attendre avant de gronder jusqu'au plafond. Que le vertige du mal de cœur dissipe les confusions.

J'imagine souvent que des hommes en cercle autour de moi me tabassent. Je n'y prends aucun plaisir. Eux non plus, d'ailleurs. Ils le font à ma demande. Sans se formaliser de la nature de ma requête. Comme s'il s'agissait de maintenir ma porte d'entrée ouverte. Le temps que je rentre mes sacs d'épicerie à l'intérieur. Parfois, ils me battent avec des bâtons. D'autres fois, leurs pieds suffisent. Je range ce fantasme dans le même tiroir que mon désir de prostitution. L'étiquette indique : « autodestruction ».

Il répète souvent *vous pourriez devenir putains! Vous pourriez devenir des putes! J'vous aimerais quand même*. Le père aime bien nous faire savoir que son amour est conditionnel. Qu'il s'amorcera le jour où notre sexe sera en fonction. Il voudrait, voudrait dont nous vendre à d'autres hommes. Deux corps pour le prix d'un seul. S'il pouvait nous découper en morceaux. Disperser les membres dans un salon rouge et charger l'entrée. Il le ferait. Les seins tranchés : dans le coin. La tête : ici. Il n'y a plus qu'à ouvrir les lèvres. La mâchoire a préalablement été disloquée. Les fesses : derrière le rideau. Il faut les lubrifier. Le bassin : sur la table, là-bas. Les cuisses doivent être écartées. Au maximum. Vous pouvez aussi, pour plus de commodité, attacher les chevilles aux harnais. Le mur du fond? Réservé aux exclusifs. C'est l'autre, la jumelle. Il n'y a que l'essentiel : lèvres, langue, mamelons, vagin, et l'anus en dessous. Brochés directement au mur. Tout le mal qu'il se donnerait pour nous regarder être violées à la chaîne. Enfin, ses filles serviraient à quelque chose. Enfin, il nous aimerait.

À défaut de pouvoir tuer mon père. Je me suis amputée de son nom. J'ai tranché d'un seul coup ce morceau de lui qui me talonnait où que j'aille. J'ai attendu le papier qui officialiserait mon changement de nom comme une patiente cancéreuse son premier traitement de chimiothérapie. Avec le même espoir de guérison. La même détresse.

Mon père dit *les enfants tombent*. Ma mère répète. *Les enfants tombent* à la grand-mère. *Les enfants tombent* à la tante. *Les enfants tombent* à l'école. *Les enfants tombent* aux voisins. C'est bien connu. Tout le monde le sait. Les deux jumelles, elles tombent. C'est maladroit une enfant. Ça trébuche, s'enfarge, se cogne. Tout le quartier le sait. Les fillettes s'égratignent, s'éraflent, ne se manquent pas. Elles chutent à vélo. Elles ratent une marche dans l'escalier. Un lacet défait aurait pu la tuer! Les statistiques de filles blessées par leur propre faute sont. Sans parler des statistiques de mortes. *Je lui avais dit de ne pas courir sur le balcon* à la cousine. *C'tait à elle de m'écouter pis pas* aux autres.

Au lendemain d'une des colères du père. À la vue des poches irritées sous les yeux de ma sœur ou des miens, la mère lève les siens au ciel. Ils roulent d'exaspération. Jusqu'au fond de sa tête. *Aurore l'enfant martyr, toé!* qu'elle dit. Avec beaucoup d'emphase.

Je voudrais écrire la manière dont ma mère raconte ses agressions. La banalité de son ton. Sa fausse colère contre mon père. Elle dit *frousse* au lieu de *terreur*. *Sursaut* à la place de *hurlement*. L'agression dans la douche a dû la terrifier plus que les autres. Je l'ai entendue la raconter des centaines de fois. Elle se réveillait en hurlant au milieu de la nuit, les semaines suivantes. Sans jamais faire le lien entre ses cauchemars et le père endormi à ses côtés. Après l'épisode, elle vérifiait plusieurs fois par jour si la porte d'entrée était bel et bien verrouillée. Oubliant peut-être que son seul agresseur potentiel avait la clé. Elle dit aussi *mauvaise blague* ou *il m'a joué un tour*. C'est vrai après tout que mon père avait fait de la violence un jeu sadique. Minutieusement orchestré. Nous étions sûres de perdre à tout coup.

*La fois de la douche*, la porte d'entrée claque. Le verrou cliquette. Son mari parti travailler, ma mère prend une douche. Elle se croit seule dans la maison. Plusieurs minutes s'écoulent sous l'eau chaude. Une main traverse le rideau. Une main lui attrape un sein. Un inconnu dans sa salle de bain. Des images de boucherie et de son propre cadavre. L'écho de ses cris. Son expression tétanisée. Le père devait avoir une très forte érection. Après être sorti par la porte d'entrée, il a fait le tour de la maison. A escaladé le mur en pierre. Il s'est hissé sur le balcon du deuxième étage. Une fenêtre de leur chambre à coucher avait été laissée entrouverte. En prévision de l'attaque. Il a pris soin de retirer ses chaussures avant d'emprunter le couloir menant à la salle de bain. Il marchait sur la pointe de ses pieds.

Ce matin-là. Barbe est arrivé à l'heure au travail. Il avait programmé son réveille-matin plus tôt. De sorte qu'il ait le temps de violer sa femme avant de partir travailler.

Le père voudrait enfoncer son excroissance au fond de nos gorges. Il la rentrerait jusqu'à la glotte. Le jeu consisterait à nous étrangler sans que nous vomissions. Il adorerait tapisser nos bouches de sperme visqueux. Par chance, la mère lui interdit de nous violer.

Mon premier souvenir d'enfance. C'est l'heure du bain. Ma jumelle et moi sommes côte à côte dans l'eau chaude. Le doigt de la mère se soulève, pointe soudain vers nos triangles de peaux. Elle regarde nos sexes immergés. Entre les îlots mousseux, elle demande *papa peut-il toucher l'espace charnu magique entre vos cuisses? Papa a-t-il le droit de palper, froisser l'espace charnu magique entre vos cuisses? Papa, avec ou sans barbe, va-t-il, papa, caresser, flatter l'espace charnu magique?* Il paraît que la mémoire naît de l'effroi. Papa-roi, papa-Dieu n'a-t-il pas tous les droits? Entre nos cuisses, la mère fatigue. Nerveuse. Elle nous avoue, malgré elle, que son mari voudrait nous enfourcher toutes les deux. Elle tremble. À un si jeune âge, ses enfants sont déjà en danger. Deux filles fillettes faciles à dévierger. *Non, il ne peut pas. Il faudra me le dire si.* Elle le lui interdit. Elle lui interdit ce jour-là de nous pénétrer. Mais de toute façon. Si Barbe en venait à baiser ses jumelles. À quoi *elle*, servirait-elle? Après tout, ses repas, il aurait toujours bien pu se les faire livrer.

Il y a tout un pan de la violence que je ne me résous pas à écrire. Ça en ferait trop. Trop de violence dans le même livre. On se dira que j'ai exagéré ou menti. Et toutes les personnes qui me diront que j'ai exagéré ou menti seront mon père. Je ressentirai l'urgence, à chaque fois, de leur planter un couteau dans la gorge.

La mère participe à l'inceste. Debout derrière l'îlot de cuisine. Elle se goinfre de mayonnaise. Elle n'entend pas les cris des deux actrices diffusés par les haut-parleurs du salon. Chacune sodomisée par un bâton. Sœurs d'agonie déchirées en larmes. Devant les corps crispés de deux jumelles. Déchirées en peurs. Le porc, lui, s'accoude. Une de ses mains tient la télécommande. Son index tourne autour d'un bouton. Son autre main est sur sa cuisse. Déposée. Comme par mégarde. Moite. Le père a conscience de la distance entre sa cuisse et le genou de sa fille. Ce qui sépare le tranchant de sa paume et le collant fleuri. Et cet écart entre l'ourlet de la robe et le sexe chaud de son enfant. Comme un espace de tension qu'il lui suffirait de franchir pour que son monde, enfin, soit à la hauteur de ses violences.

J'ai inventé un souvenir d'enfance. De toutes pièces. À croire que j'avais besoin que personne ne sache tout à fait la nature exacte de ma souffrance. Qu'il y ait cette pièce amovible dans le casse-tête. Il y a une justesse biographique plus grande dans ce morceau de mensonge, de fiction, que dans les reconstitutions. Et si un jour j'étais lue. Si j'étais lue, je porterais ce faux souvenir avec encore plus de conviction que les autres. Je dirais même que c'est le seul qui soit véridique, qui nous soit bel et bien arrivé.

La mère s'est convaincue au fil des années. Convaincue jusqu'aux fibres maternelles. L'inceste n'existe qu'avec contact. Que ses filles-chiennes gonflent de sang le sexe de son mari, ça ne l'inquiète pas. Tant et aussi longtemps qu'il n'y aura pas d'orifice pénétré. Il n'y aura pas de quoi s'en faire. Il n'y aura pas de raison d'intervenir. Mais bon. Il faut bien lui donner ça. Papa ne nous a pas violées. *Merci, maman.*

Nous le savons très bien toutes les deux. Les mots ne peuvent rien pour nous. Lorsqu'il commence à frapper. Inutile de supplier. Il ne reste qu'à attendre. Terrées dans l'espoir brûlant qu'il en finisse au plus vite. Attendre. Comme une bête agonise au bord de la route. Haletante. Choquée par la violence de l'impact. Certaine que, sous peu, une autre voiture lui passera dessus.

Ma sœur et moi avons toujours dormi ensemble. Dans le même lit. Mais un jour, le père décide de nous *séparer*. Il achète un deuxième matelas. À la nuit tombée, nous les plaçons côte à côte, le plus silencieusement possible. Quand Barbe le découvre, il se met en colère. Il fait une crise, tape du poing sur les meubles. Il menace de nous *arracher la tête*. Quelques semaines plus tard, un lit à deux étages trône au centre de la pièce. Je dois grimper sur une échelle en métal blanc pour aller dormir. Mais une fois les lumières éteintes, je redescends les barreaux avec mon oreiller sous le bras. Le mois suivant, il entre en coup de vent dans la chambre et ouvre la lumière. *Ramasse tes affaires! Tu déménages!* Il fera le guet au bout du couloir. Plusieurs soirs en ligne. Jusque très tard dans la nuit. Histoire de s'assurer que nous restions chacune de notre côté.

Nous devons nous allonger le dos aux étoiles. En silence. Entre les envols de peaux.  
Faites que son bras s'épuise.

Je voudrais baiser tous les hommes à barbe de la terre. Coincer leur corps blafard entre mes cuisses. Sur des tapis défraîchis de chambre de motel. Leur donner des coups de bassin brusques et rapides. Et je regarderais. Au centre de leurs petites pupilles dilatées mes seins balloter. Mes doigts maigres serrés autour de leur cou. Je voudrais qu'au moment de mon orgasme cet homme, ou un autre quelque part dans le monde, meure. Je voudrais qu'il y ait un lien de cause à effet entre les spasmes de mon sexe humide et le cœur masculin. Qu'il se torde et se comprime de douleur à l'instant même où mon sexe s'aspire lui-même dans les soubresauts du plaisir. Je voudrais les entendre s'écrouler sur les parquets, les trottoirs. Qu'ils défenestrent toutes les tours à bureaux. Je voudrais que des hommes tombent en masse sous mes hurlements rauques. Des corps en chute libre à chacun de mes orgasmes. Qu'ils se consomment dans les bouillonnements de mon sang. Ce serait la seule vengeance possible. Que tous les hommes que je baise meurent. Pour que mon père craigne qu'un jour son tour viendra. Un jour j'en chevaucherai un avec suffisamment de fureur que ce sera lui, dans son lit, qui en mourra.

Le père a promis au souper de *bûcher* ma sœur. Sa fille fillette est calcinée de front. Elle en a *tout le tour de la tête*, qu'il a crié. Elle devra courir vite pour échapper aux tranchants des jointures. Il la rattrape près de la descente d'escalier. Il est inutile de hurler à la mère d'intervenir. Nous le savons bien, ma jumelle et moi, ce qui arrive aux petites filles qui hurlent aux mères. Elles tombent de la chair. Elles volent aux morts leurs désirs. *Tais, ma jumelle. Broie ta gorge entre les coups*. La mère ne tolère pas les cris.

J'écris sur ma jumelle comme si je n'avais jamais eu d'autres sœurs, d'autres frères. Nous étions sept enfants. Sept vies brisées chacune à leur manière par le même monstre à deux têtes. Dénoncer nos parents nous aura coûté cinq frères et sœurs.

Peut-être aurait-il été pratique pour la mère, peut-être aurait-il fait son affaire que l'un de ses enfants soit tué. Elle aurait pu revendiquer avec davantage de légitimité son statut de victime. Et une bouche de moins à nourrir n'aurait pas été pour lui déplaire. Les cris, oui : *Lâche-la, lâche-la, tu vas la tuer!* Les larmes, aussi : *Chéri! Arrête! Arrête!* Mais le geste, non. Sauter sur le dos de son mari aurait pu ralentir la cadence des coups. Le pousser, s'interposer, lui crever un œil, lui planter un couteau de cuisine dans l'épaule ou dans la cuisse. Se tendre vers le téléphone aurait détourné son attention, l'aurait distrait de la colère. Tout comme lui lancer une chaise, une lampe ou cette pile d'assiettes poussiéreuses sur la troisième tablette du buffet. À moins d'un mètre de sa main gauche. Dans ce cas, bien garder les bras le long du corps. Immobiles. Ou se triturer les doigts. Histoire de faire croire au corps qu'il agit. Les pieds au sol. Ancrés. Ne pas sentir sous la plante la morsure froide de la céramique. C'est important pour que le corps oublie qu'il a tout ce qu'il lui faut pour se mouvoir, se déplacer. Comprimer le diaphragme permettra aux larmes de couler en abondance au moment de hurler pour que la vie de sa fille soit épargnée. C'est important, ça aussi. Au cas où cette dernière s'en sortirait.

C'est un soir d'orage. Les averses pleuvent grises contre les fenêtres. L'éclairage vacille. Le père veut jouer. Son jeu préféré est *La Traversée*. Ma sœur est choisie. Elle doit marcher d'un mur à l'autre de sa chambre. Elle doit imaginer un câble en fer tendu sous ses talons. Et un gouffre sombre à la place du tapis. Grand trou profond d'un bleu noirâtre et menaçant. Le père, lui, s'assoit sur le lit ou sur une chaise. Il observe sa fille défiler devant ses pupilles érectiles. Paume ouverte, il l'attend.

La règle est simple. Il faut rester assis et frapper. Frapper l'enfant quand elle arrive vis-à-vis soi. Le défi consiste à mesurer sa force. Marquer rouge des bouquets sur la peau. Sans trop de puissance. Si la fillette tombe ou arrête son élan, le jeu s'arrêtera. Le plaisir réside dans la surprise. Derrière la tête ou sur la joue ou les fesses peut-être l'omoplate ou le dessus du crâne coup de poing à l'épaule ou arracher un cheveu pincer tordre la peau du ventre ou du bras. Quand va-t-il frapper. Au tout début? Attendre peut-être à la dernière seconde. Histoire qu'elle croit y avoir échappé. Cette fois.

Évidemment, ma sœur doit retenir ses larmes. Pleurer quand papa-ogre cherche à s'amuser est dangereux. C'est la peur, lui, qu'il traque. Seule défiguration autorisée. Il n'y a que bouche ouverte, battement temporel et derme froissé pour le faire bander. L'héritage familial est bleu foncé.

Ce que je voudrais écrire si j'en avais le courage :

- 1) La ressemblance entre mon père et mon premier petit-ami. Leur manière de déguiser leur haine en amour. Leur désir, similaire, de me faire mal. C'est moi qui suis incestueuse. C'est moi le monstre.
- 2) Toutes les fois où j'ai été ma mère. Où je suis restée muette et immobile à la vue d'un corps recroquevillé sous les coups. Je devais me dire *vaut mieux ce corps que le mien*. Je porte cette faute. Et je recevrai en double les coups manqués tout au long de ma vie. Tous et chacun comme une punition méritée, un destin. Les hommes violents sont faciles à trouver.
- 3) La peur terrible que j'éprouve d'être une pédophile. Cette peur qu'un jour, en présence d'une jeune enfant, je ressente l'urgence de la violence, un désir. Ou pire, que je passe à l'acte. Que je traverse du mauvais côté de l'horreur. S'il fallait que je porte les gènes du père, je m'enlèverais la vie. J'en fais la promesse.
- 4) Ce désir inavouable, paradoxal, que jamais je n'aille mieux. Que les douleurs ne s'éteignent pas. Que la peur persiste dans ma chair, mes os. Les crises et les colères. Les viols et les morsures. Comme autant de preuves que je n'ai rien inventé. Tout pour que je puisse continuer à lire dans les ecchymoses et les rejets les marques concrètes d'une enfance qui n'en était pas une. Je voudrais encore plus de cicatrices. Encore plus de traces de peaux décolorées que jamais plus aucun rayon de soleil ne pourrait foncer. Je voudrais être crue.

Il y a encore un trou dans le mur de la salle de bain du deuxième étage pour le prouver.  
De la même grosseur que ma tête lorsque j'avais huit ans. Mais j'ai déjà dit que je  
n'écrirais pas sur ce jour-là.

Nos voisins n'ont-ils jamais rien entendu?

Le jour où j'ai prononcé à voix haute pour la première fois le mot *violence*, le mot *sadique*, le mot *terreur*, des hommes de ma famille sont venus cogner à ma porte. Ont appelé la nuit. J'ai dû raconter à un uniforme les mots *menaces de mort*, *intimidation*, et j'ai répété *violence*. J'ai dû déménager. Je regrette avoir écrit que je souhaite tuer mon père. S'il fallait qu'il soit assassiné lors d'un cambriolage raté, d'autres hommes viendraient cogner à ma porte.

Un matin le père se réveille de bonne humeur. Il explique à ma sœur qu'il a trouvé une solution à *c't'histoire de chienne que t'as d'mandée. Que c'est amusant*, qu'il rit. *Que c'est facile. Y'a qu'à dormir quand j'ai un problème. La nuit m'apporte toutes les réponses. Si j'tais toé, j'me dépêcherais d'déjeuner.* Ma sœur nagerait sur le dos de son bol de céréales. Cracherait des fontaines de lait par sa bouche en cœur. Tellement elle est excitée. Il la mène en voiture tout près d'une maison qui semble abandonnée. Des pancartes rouges dans les fenêtres indiquent *Propriété privée, Pas de colporteurs, Danger chien de garde.* Peut-être le père va lui acheter le chiot du chien de garde, qu'elle se dit, ma sœur. Il la pousse derrière la tête pour qu'elle s'avance sur le chemin en terre qui sinue jusqu'à la cour arrière. Le père ouvre le loquet d'une clôture en métal. Il dégage la grille. Et pousse sa fille fillette dans l'enclos du chien. La porte se referme derrière elle. Il se déplace de quelques pas seulement. Histoire de ne pas manquer le spectacle d'un visage terrifié. Il se caresse doucement la barbe d'une main ouverte.

Le chien aboie. Campé dans ses pattes d'ours à proximité de la niche. Ses oreilles sont rejetées vers l'arrière. Sa queue hérissée. Il déchiquète l'air. Tout en canines, survolté, il flaire l'odeur surie de la transpiration.

Ma sœur a le goût de son propre sang dans la bouche. Elle est terrifiée. Convaincue que la bête lui arrachera le visage d'une seule morsure. Mais quand l'animal se décide à attaquer. Hérissé de craintes. Les crocs sortis, pointus. Le père se dépêche d'attraper sa fille par le collet et de la tirer de là. Il s'accroupit à sa hauteur. Comme pour la consoler, il dépose ses mains sur ses épaules. Papa-monstre demande. *Chienne, veux-tu encore que j't'en achète une?*

Je suis jalouse de toutes ces femmes qui réussissent à tomber en amour avec un homme. Comment font-elles? Ne voient-elles pas le danger? Le risque pour leur vie? Je voudrais hurler, leur crier de fuir, de ne pas se laisser prendre au piège. Les hommes, vaut mieux les prendre, jouir, puis les jeter. C'est plus sécuritaire.

Un rêve. Dans la salle de bain du deuxième étage. Ma mère est assise devant la vanité. Plusieurs tours d'une épaisse corde enserrant sa gorge. La peau de son visage est verdâtre et cireuse. Ses yeux ouverts. Elle est morte et affreuse. Morte et affreuse, *maman regarde-toi dans le miroir.*

Le père s'assure toujours de tuer les joies. Ma sœur trouve un mulot. Entre le mur du salon et le sofa. Sa queue est enroulée autour de lui-même. Il tremble à l'approche de ses doigts écartelés. Elle veut l'adopter, qu'elle dit. Le père, lui, veut tuer. Comme d'habitude. Il descend au sous-sol. En remonte avec une planche en bois. Ma sœur le supplie pour que l'animal soit épargné. Les mains jointes en prière devant sa poitrine : *Pitié, pitié, pitié. On pourrait le relâcher dans la nature à la place. Lui donner une chance. Une toute petite chance de retrouver sa famille. Je pourrais aller le déposer au milieu du champ, s'il vous plaît, papa.* Il y a un grand champ vide devant la maison familiale. *Les mulots vivent dans les maisons, oui, c'est vrai, mais dans les champs aussi, en fait, ils habitent surtout dans les champs.* Il ne lui répond pas. Mais hoche la tête. Il tire sur le sofa pour l'éloigner du mur. Se penche. Attrape la bestiole par la queue. Après que la porte de la maison ait claqué, ma sœur va se poster en courant derrière une fenêtre. Elle veut observer la grande libération. Elle regarde le père traverser la route. S'avancer de quelques pas sur la terre. Déposer le mulot. Et le tuer de trois grands coups de planche. Il lui explique en rentrant. Le premier fait mal. Le deuxième assomme. Le troisième tue.

À quoi bon écrire chaque épisode, chaque violence, chaque soumission. Jamais personne ne pourra comprendre ce que c'était que de grandir sous le même toit que cet animal. Et même si j'avais des photos à montrer et des enregistrements vidéo et d'autres photos encore, il faut l'avoir vécu dans son corps pour comprendre. Ce que la terreur fait au corps, seules le savent les enfants battues, les prisonniers de guerre et les femmes violentées. Je fais partie des éclopées. De ces gens qui ont expérimenté au plus près du cœur la déchirure du monde. Je ne crois en rien si ce n'est en la capacité des hommes à détruire.

À partir de nos quatorze ans. La discipline ne doit plus contenir de force physique à la maison. La mère interdit au père de nous battre dorénavant. Nous sommes trop vieilles. Nous pourrions parler. Bien sûr, il est hors de question que le père se prive de quoi que ce soit. Il usera d'imagination : nous priver de sommeil, nous interdire d'aller uriner, nous faire courir des centaines de tours autour de la maison, couper le chauffage de la chambre l'hiver, nous empêcher de boire. Tout pour qu'il puisse continuer à exercer son contrôle. À voir nos visages déformés par l'épuisement, la douleur, la honte. Tout pour qu'il puisse continuer à avoir des images à partir desquelles se masturber le soir.

Je ne pourrai mourir qu'après être allée cracher sur la tombe de mon père.

Une amie me dit, adulte, qu'elle n'a pas de quoi se plaindre. Que ses parents auront été aimants. *Aimants*. Des parents *aimants*. Je ne savais pas que ces deux mots pouvaient se conjuguer. Je. Personne ne m'avait informée. J'ai senti une déchirure. Un goût de sang. *Des parents aimants* en boucle pendant des semaines. Ce n'est pas possible. Elle a dû mentir. Sur quel plan de la réalité est-ce que ça pourrait exister? Et puis, qu'est-ce que ça veut dire? Qu'est-ce que je n'ai pas reçu? Moi qui croyais m'être souvenu de tout. Je ne sais rien de ce dont j'ai manqué. Une nouvelle plaie s'ouvre. Elle se creuse un chemin sous ma peau. Fissure ce qu'il me restait de paix. Un trou se creuse. Dans mon ventre. La rage. Je voudrais qu'une tuile lui tombe sur la tête, fracasse son crâne. Je voudrais qu'elle meure sur le coup d'avoir osé m'avouer une telle horreur. De m'avoir appris un autre drame sur mon enfance. Un nouveau chagrin me brûle. Il fleurit au cœur du trou. Se répand d'une berge à l'autre de la plaie. Les ronces poussent et percent mes organes internes. Mon ventre devient le jardin d'un corps étranger. Un organisme non identifié et menaçant. Je devrai survivre à cette nouvelle donnée. Mais j'ai déjà survécu à tellement, tellement de violence. Je n'en peux plus des deuils et des luttes. Des larmes et des crises. Une fatigue de toute une vie me frappe de plein fouet. Je voudrais soudain ne jamais être née, avec la même fureur que je voudrais que jamais mon amie ne m'ait raconté son enfance.

Ma sœur est de l'autre côté du mur, dans sa chambre. Elle pousse des hurlements stridents. Ses plaintes deviennent sauvages. Les battements furieux. Son cœur comme des portes qui claquent. Sous la cage thoracique, derrière la nuque, contre ses tympans, des portes claquent. Ce n'est pas que la pression des coups ait augmenté en force. Ni que la peau ait fendu. Mais une douleur constante en intensité. Une douleur concentrée en un seul point précis du corps. Devient vite intolérable. Ses voies respiratoires s'ouvrent. D'un seul coup. Elle inspire. Une grande goulée bruyante, désespérée d'air. Son torse se déploie. Gonflé d'oxygène, de sang, de larmes. J'imagine sa bouche grande ouverte. Prête à avaler le toit et les étoiles.

J'ai toujours trouvé idiots tous ces enfants qui s'égosillent de peur à l'idée des ombres tapies sous les lits ou dans les placards. Moi je sais où les monstres dorment la nuit. Je sais exactement où.

J'ai attendu avec terreur. Toute mon enfance. Que mon père pénètre dans ma chambre la nuit. J'attends encore ce viol qu'il m'a promis à mes douze ans et qui n'est jamais arrivé. Adulte, je dirai non à des hommes en plein acte, suivrai des inconnus intoxiqués dans leurs appartements chics, traverserai des groupes d'hommes sur des plages désertes. L'idéal aurait été qu'ils soient plusieurs à se relayer. J'aurais voulu sortir tremblotante d'une chambre quelconque avec des plaies sur le dos. Je m'imaginai lui montrer les marques boursoufflées de chair meurtrie. Qu'il sache que j'avais survécu. Que ça aurait pu être *ses* dents à broyer ma peau, *ses* doigts, à lui, serrés autour de ma trachée, *sa* haine, à lui, enfoncée par à-coups entre mes cuisses molles, que j'aurais tout de même survécu. *Vois, papa, vois comme l'on peut en forcer l'entrée et l'écorcher mon corps, vois toutes ces plaies qui deviendront des cicatrices, observe bien mes yeux tristes et en colère : je suis la même femme que tu m'aies sodomisé de force ou non.* Je traquerai ce viol promis dans d'autres bras. Et quand un homme, le premier d'une longue série, m'aura maintenu le visage dans l'oreiller, m'aura déchiré les chairs, je ressentirai dans le contrecoup de la douleur et de l'humiliation un immense soulagement. Un sentiment de salut. Au final, il aura été bien moins pire d'être violée par plusieurs inconnus et par des amants à l'âge adulte que par mon père à l'âge de douze ans.

Je n'arrive pas à écrire avec suffisamment de haine. Que m'arrivera-t-il si ce texte ne suffit pas à le tuer?

Dans ma famille, il est interdit de *répondre*. Quand le couperet du dernier mot paternel tombe. Nos têtes doivent rouler sur le plancher. Une tête sectionnée ne parle pas. Ne réplique pas. Mais une fois, je lui ai *répondu*. Une seule fois. Ce jour-là, c'est lui qui a eu peur de moi et non l'inverse. C'est mon plus beau souvenir d'enfance.

Comme je ne lave pas la vaisselle assez vite à son goût, il balaie le contenu de l'ilot de cuisine au sol. Les ustensiles, les sauces et les couteaux volent en l'air. Les assiettes se fracassent autour de lui. Des restes froids de nourriture éclaboussent les murs. Un chaudron vide et des spatules tombent en fouillis sur le carrelage. Lui, il attend que le fracas se taise. Que le verre cerné roule jusqu'à la porte du réfrigérateur. Je serai la suivante à être répandue sur le plancher si je n'accélère pas la cadence. *Tu vas m'ramasser l'dégât que j'viens d'faire à cause de toé*. Il me guette. Je suis pétrifiée. Je m'agrippe à ma colonne vertébrale. Je relève la tête au bout de ma nuque. Plante mes yeux dans les siens. Et je dis *Non!* Je dis non malgré ma carcasse qui tremble. Malgré sa haine qui se rapproche soudain d'un pas. Malgré ses muscles qui se gonflent à vue d'œil. Entre deux claquements de dents. J'arque la moelle de mes peurs. Et avec le ton défiant d'une folle qui se sait condamnée. Je lui lance, dans un grand cri, *C'est toi qui as tout foutu par terre. C'est à toi de ramasser!*

Dans l'ombre du père, la mère porte la main sur sa bouche ouverte. Je viens tout juste de signer mon arrêt de mort. Mais étrangement, Barbe ne bondit pas. Il ne me prend pas à la gorge. Ne me mitraille pas de coups non plus. Pendant que la mère s'agenouille devant les assiettes brisées. Lui, il quitte la pièce. Ouvre la porte extérieure. Grimpe dans sa voiture et sort en trombe de l'entrée. De toute sa vie, j'aurai été la seule à lui tenir tête.

J'aurais voulu écrire un roman sur mon enfance avec des pages et des pages remplies d'écriture. Sans espaces blancs, sans pauses ni silences. Que l'on comprenne bien tout le vacarme que fait un cœur palpitant par la peur de mourir.

Le père aime bien nous décrire ce qu'il nous ferait, s'il le pouvait. À quatre pattes. Sur la table de cuisine. Pour qu'il n'ait pas à se pencher. L'une à côté de l'autre. Nues. Il nous demanderait d'écartier les genoux. D'arrondir notre fessier. Il veut qu'on garde en tête. Qu'à tout moment, s'il le pouvait. Il nous enfoncerait une spatule en bois dans l'anus. Ça l'excite qu'on craigne constamment pour notre sécurité. Ça l'excite qu'on sache avec précision ses fantasmes de douleur et de sang. Il regarde souvent des enregistrements vidéo d'opérations chirurgicales. En érection.

Plusieurs fois par mois, au cœur de la nuit, la mère se réveille en poussant un cri de mort. Ma sœur et moi l'entendons depuis nos chambres. Au matin, elle raconte son cauchemar. Toujours le même. Un homme qu'elle ne reconnaît pas sort de son placard. Il s'avance vers elle, un couteau à la main. Elle veut s'enfuir. Elle ouvre la porte de la chambre, mais se retrouve aussitôt derrière une grande baie vitrée. *J'vous vois! Vous êtes d'l'autre bord d'la vitre, vous vous videz d'votre sang! J'tape, j'crie, j'braille... j'le sens qu'vous êtes en train d'mourir, mais j'peux rien y faire.* Elle se réveille en hurlant au moment où l'homme pose une main sur son épaule.

Je voudrais continuer à écrire. Écrire encore les tremblements de peur, les engelures et la nature de nos cauchemars. Je voudrais raconter l'enfance de mon frère le plus souvent battu. Lui pardonner sa propre violence. Lui pardonner de ne pas avoir réussi à incendier la maison. Il aurait fallu, mon frère, mettre le feu à l'arbre plutôt qu'aux cordes de bûches.

Je voudrais ne jamais arrêter d'écrire. Écrire nos tentatives de fugue ratées, mais aussi ce jeu où, les cinq plus jeunes, nous prétendions être une famille.

Je voudrais continuer à taper sur les touches de mon clavier jusqu'à en saigner du bout des doigts.

Que personne ne puisse croire qu'il s'agisse de la fin.

Je suis une chienne et un jour mon père s'en mordra les doigts.

## L'ÉCRITURE DU TRAUMA OU LA CICATRISATION DES TERREURS

EN APPUI

*Entrer en littérature n'aura été que la suite logique d'une enfance passée en retrait, à analyser et décoder les réactions de mon père. Enfermée dans son monde à lui, au cœur de sa violence, sous des lois toutes plus arbitraires les unes que les autres, je développais mes capacités d'analyse et d'interprétation. Je devais m'adapter aux manifestations de sa haine, renouveler mes approches, suivre de près l'évolution de ses humeurs et être attentive aux changements de règles. J'anticipais l'instant où il se soulèverait en lui-même. Il avait l'habitude, avant d'abattre sa colère sur ses enfants, de s'envoler dans des bourrasques de rage. Les signes ne mentaient pas : sa poitrine se gonflait, il contractait et décontractait les poings, je pouvais voir un rictus serrer ses lèvres entre elles et deux lignes barrer son front. Ensuite, les objets volaient. Je sentais les murs se refermer sur nous, l'éclairage s'évanouir. Nous serions bientôt lancés à travers les pièces de la maison.*

*Arrivée à la maîtrise, il m'a fallu comprendre comment l'horreur avait été enregistrée dans mon cerveau, car j'en subissais le retour en moi des années plus tard. La peur me revenait par fragments : des cris stridents, l'image d'un corps recroquevillé sous les coups, des tremblements violents, le visage de ma sœur défiguré par la peur, la sensation d'être tirée par les cheveux. Cette enfance qui n'en était pas une s'était accrochée et se jouait maintenant en boucle dans mes cauchemars.*

*Je voulais aussi comprendre les raisons pour lesquelles un père pouvait régner en tyran sur sa famille pendant des années entières sans que jamais personne n'intervienne. Comment avait-il pu croire aussi farouchement qu'il en avait le droit, et ma mère avec lui. Ils envoyaient leurs enfants à l'école sans s'inquiéter des autres formes d'autorité. Ils nous envoyaient à l'école, alors même que nous étions couverts de bleus sous nos vêtements.*

*Il fallait en passer par la théorie, absolument. Me détacher des symptômes post-traumatiques. Les réfléchir comme des objets d'étude, des textes à analyser. Je devais me positionner à l'extérieur des affects, déconstruire les mécanismes de la violence, ne pas sombrer. La théorie me donnerait des mots, des définitions, des concepts. Elle me différencierait et m'éloignerait de leurs deux têtes hurlantes. Les balises serrées de notions féministes ou scientifiques allaient s'élever en remparts autour de moi, structurer et contenir ma détresse. La théorie me sauverait.*

## Effraction

[La peur] tourmente le versant crédule du cerveau, obstrue le rêve, tuméfie le tracé de l'âme.

Nicole Brossard, *Le désert mauve*

Avant le trauma, le cœur et la réalité pulsent au même rythme. Elle longe la fleur de la peau, « moule le corps, serre autour du cou, à la ceinture » (Brossard, 1987, p. 157) comme un deuxième bord de l'être, à l'extrême limite des sens. La réalité est ce qui règne à l'orée de la conscience, la borde, comme une donnée immédiate du monde, tangible, effective et toujours déjà là.

La réalité est ce que nous retrouvons par un incalculable retour des choses imagées, comme un sens familier disposé bien distinctement dans nos vies. [...] On plonge *tout naturellement* dans la réalité comme s'il s'agissait d'une catégorie valable, d'un paysage adéquat (Brossard, 1987, p. 156; l'autrice souligne).

Elle s'offre à la conscience comme la répétition masquée d'un monde prémâché par le système en place, formaté, déterminé selon ce qui lui correspond. La composition sensible de sa matière, sa forme, ses couleurs sont ensuite recrachées autour de soi comme une impression de sa propre subjectivité. Le sujet l'appréhende à tort, bien qu'il la suppose toujours partagée par l'Autre, comme une perception intime de l'univers — sa dimension affective matée par la pensée. Avant le trauma, la réalité va de soi pour l'individu, elle le soutient, le maintient à une place précise dans la marche du monde, elle l'encadre de balises étanches et scrupuleusement définies. Et alors qu'une femme se croit en pleine possession du réel, qu'elle considère les frontières imperméables entre l'intérieur et l'extérieur, voilà que la rencontre avec un homme décidé à pénétrer de force sous sa peau, décidé, du haut de ses excès de haine, à déchirer ses tissus, à la dominer, l'humilier, la détruire, fait surgir dans son appareil psychique — lui impose —, avec une brutalité absolue, « un élément sans connexion immédiate avec les autres parce que hors sens » (Pascal Le Maléfan, 2015, p. 184). La part imprévisible,

inattendue de l'évènement violent, par où le sens justement s'effondre, se dérobe ou se distord, franchit les barrières défensives si soudainement et avec une force si vive, si brute, qu'il devient impossible de répondre au danger de manière effective (Kai Erikson, 1995, p. 185). L'impossibilité de fuir ou d'éviter la menace désorganise le système autodéfensif, qui, habituellement, en situation de danger, aurait stimulé le système nerveux sympathique et provoqué une poussée d'adrénaline. Mais lors du trauma, il y a effraction; ce qui est à l'extérieur pénètre à l'intérieur sans médiation, sans préavis (Cathy Caruth, 1993, p. 24), comme si « l'infini de la menace [rompait] d'une certaine manière toute limite » (Blanchot, 1980, p. 7). Cette déchirure dans l'enveloppe psychique causée par ce qui, dans l'attaque, relève de l'inouï, neutralise le sujet, le ravit à lui-même :

Le trauma est un ravissement négatif. Le sujet est ravi à lui-même, son moi ne gouverne plus, il est emporté, démâté, quelque chose le saisit qui le fait redevenir à ce moment de l'existence où il n'était pas encore constitué ni construit mais déjà entièrement existant. Le trauma est une subversion qui ordonne un exil (Dufourmantelle, 2013, p. 120).

L'exil de soi, ou sidération, destitue le *moi* de tout pouvoir, l'exclut « de la maîtrise et de son statut de sujet en première personne » : une obscurité informe et mutique l'a englouti. Il en vient à « se perdre comme moi capable de subir » (Blanchot, 1980, p. 30), parce que mis à distance des sensations psychiques. Soumis à la toute-puissance de l'agresseur, il ne sera plus gouverné que par la conscience renouvelée, aiguë, de sa propre vulnérabilité. La victime fêlée, voire fracturée dans son être expérimente la déflagration « des coordonnées imaginaires et identificatoires qui [la] soutenaient [...] à telle place symbolique et imaginaire » (Olivier Douville, 2003, p. 83). Les cadres subjectifs à l'intérieur desquels elle se mouvait sont détruits (Michel Wieviorka, 2012, p. 100); elle flotte dans le milieu désormais indéterminé de son être. Et « les supports langagiers [...] qui donnaient un semblant de garantie au rapport du sujet à sa propre mort et naissance » (Douville, 2003, p. 86) sont défaits, abolis. Le trauma impose un bouleversement radical pour la victime, puisqu'il est le point d'origine d'une nouvelle réalité.

Tandis que le trauma est le temps de la confrontation sensorielle, de l'effraction psychique, du coup, du choc, à la manière d'une bombe dans la trajectoire personnelle des femmes, le traumatisme, de son côté, en est le contrecoup. L'instant de l'attaque, du viol, de la tentative de meurtre, de l'agression, des attouchements, du coup de couteau ou de tout acte qui compromet l'intégrité physique, sexuelle ou psychologique d'une personne constitue le trauma. Il siège dans l'intrusion stupéfiante de l'extrême. Mais pour qu'on puisse parler de trauma, il faut que la destructivité excède la durée de l'évènement violent — qu'elle soit différée ou immédiate. Ce qui fait trauma est l'impossibilité pour la victime d'en limiter la portée. Le traumatisme se déclenche donc dans l'après-coup de l'épisode. Il transporte la victime au-delà du choc des premiers instants<sup>1</sup>, il en est sa réponse symptomatique, son interprétation. Il « prend corps dans un acharnement de la pulsion de mort sur le psychisme même du sujet » (Douville, 2003, p. 84). La réponse traumatique tient lieu d'engrenage compulsif à l'intérieur duquel l'évènement violent, puisqu'impossible à assimiler ou à appréhender, referra sans cesse irruption en soi. « [O]n pourrait alors nommer trauma un destin de la contrainte à la répétition qui ne s'achève pas dans le compromis symptomatique » (Douville, 2003, p. 84). La victime est donc soumise à la nécessité, pour arriver à dépasser la répétition compulsive — la pulsion de mort —, de se réintégrer, de réintégrer comme faisant partie de soi, de son corps, sa chair, ces états de siège paniques.

L'un des seuls rapports possibles que nous avons au traumatisme, c'est une mémoire « disembodied » (c'est-à-dire littéralement dés-incarnée, puisque si l'on devait réellement *penser* le trauma — et là je parle du « penser » comme d'un vivre, il serait un nouveau drame) qui nous permet d'y faire référence comme quelque chose qui serait arrivé en un sens « à quelqu'un d'autre ». En même temps, on ne peut capturer quelque chose du trauma, le traverser et s'en délivrer que si on le *reincorpore*. S'il fait évènement à nouveau pour nous, si nous prenons ce risque, en conscience, en présence. (Dufourmantelle, 2011, p. 187; l'autrice souligne).

---

<sup>1</sup> « [T]rauma is not experienced as a mere repression or defense, but as a temporal delay that carries the individual beyond the shock of the first moment » (Cathy Caruth, 1995, p. 10).

Dépasser la frayeur initiale, la surmonter, exige de se sortir du renoncement catégorique dans lequel l'exil tenait le sujet. Il faut accepter cette part de soi mutilée, et se réincorporer comme *moi* « capable de subir ». La survivante, une fois revenue des territoires dévastés de sa mémoire, devra envisager la fragilité comme une preuve de son humanité et non plus comme une forme déguisée de capitulation. C'est l'émotion qui la sauvera.

Avoir été emportée, capturée par la toute-puissance de l'autre, soustraite à soi-même, comme dans une entrave au désir et à l'imagination, coupe la victime de ce qui dans le langage soutenait ses liens au monde. L'attaque des systèmes subjectifs et langagiers qui structuraient ses rapports de liaison et de représentation est vécue comme une « catastrophe interne » (Douville, 2003, p. 84). C'est que ses convictions et conceptions personnelles sur les modes « individués » de relation sont « brutalement désinvesties, non valides » (Douville, 2003, p. 84). Et alors que les pouvoirs de sa propre parole s'atrophient — elle ne suffit plus à nommer l'indicible d'une rencontre avec la mort —, le sujet féminin vit comme une deuxième catastrophe les capacités de domination de la langue. Cette réalité d'avant trauma qui l'a violemment percutée, celle ordonnée par l'ordre symbolique en place — qui cautionne et érotise les actes de violence contre les femmes — l'aura blessée jusque dans les moindres replis de son âme, jusqu'à en corroder ses supports langagiers et imaginaires. L'impératif d'une venue à l'écriture dépend dès lors de son potentiel de résistance, car « écrire, c'est rompre le lien. C'est, en outre, retirer le langage du cours du monde, le dessaisir de ce qui fait de lui un pouvoir par lequel, si je parle; c'est le monde qui se parle » (Blanchot, 1955, p. 17), et vice versa. La rupture nécessaire au processus de résilience demande donc de renverser le Verbe<sup>2</sup>, c'est-à-dire de retrouver en lui un pouvoir d'action par lequel agir sur le monde, le *raconter*, plutôt que d'être *racontée* ou *agie* par celui-ci. Et cela ne sera

---

<sup>2</sup> Inspiré d'un vers de Martine Audet : « j'ai le verbe renversé » (2013, p. 55).

possible qu'à condition de se reconnecter à « la dimension émotive de la langue » (Théoret, 1987, p. 14), là où tremble le signe; et de détacher les mots du langage « battement par battement » (René Lapierre, 2011, p. 109). L'émotion est cet état fugitif de la conscience qui nous affecte dans nos perceptions du réel, par où en ébranler le sens. « [Elle] est la figure qui bouge en nous » (Brossard, 1985, p. 150) et qui nous fait bouger dans le langage. De la même manière que la métaphore ouvre un espace à l'horizon, elle étoile le cœur du mot. C'est-à-dire qu'une fois les mots retirés du monde, l'autrice peut les mettre « en extension dans leur matière graphique et phonique pour qu'ils dévoilent leur imaginaire » (Théoret, 1987, p. 125). Pour arriver à échapper à tous les consensus et à toutes les évidences, pour arriver à s'« inquiéter de la réalité, à imaginer en deçà et au-delà des images familières » (Brossard, 1994, p. 320), il faut se rapprocher de ce qui échappe. « Il faut une écriture de plus en plus affective, intensive, qui vibre, qui émeut ou touche directement le système nerveux en deçà de toute représentation » (Pierre Bertrand, 1999, p. 25). Être sortie en vie de l'enfance ou d'un viol ne suffit pas, ne suffira jamais. La survie précipite dans l'urgence du désir, dans une quête désespérée, complètement folle, d'un ailleurs dans le langage, de sa matière vivante, émotive, mobile. Il faut chavirer pour redevenir sujet, c'est-à-dire retrouver dans l'émotion son point de résistance au réel, car « [c]e qui résiste ne peut être maîtrisé, seulement reconnu » (Lapierre, 2011, p. 158).

## À bout portant

La violence contre les femmes, cette guerre-là, est des plus banales. C'est une violence de tous les jours, non pas une violence exceptionnelle [...].

Martine Delvaux, *Commandements*

Il ne suffit que d'être à portée. D'être corps existant dans l'embrasement de la haine. Pour que soient forcés dans nos ventres des fantasmes de sauvagerie. L'une ou l'autre, morte ou vivante, il ne suffit que d'être à proximité pour être mordue ou brûlée. C'est une question de possibilité. D'impunité, aussi.

L'impunité est presque indispensable à la cruauté. Elle peut être fournie par les circonstances (absence de témoins par exemple [...]), ou apportée par les autorités, qui laissent faire, qui encouragent, voir qui légitiment la transgression au nom d'un principe supérieur [...] » (Wieviorka, 2012, p. 272).

En ce qui a trait à la guerre contre les femmes, le maintien de l'ordre social, qui « fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé » (Pierre Bourdieu, 1998, p. 22-23), tient lieu de principe sous lequel abattre, violer, mutiler ou torturer des femmes s'opère avec la bénédiction sournoise des autorités et des instances dominantes (culturelles, sociales, légales...). Une conviction d'impunité juridique ou morale ne suffit pas en soi, par contre :

pour pouvoir se supporter soi-même, alors qu'on se livre à des comportements violents sur d'autres personnes, il faut les traiter comme des non-humains, d'une manière inhumaine qui les « chosifie », ou les animalise, en tout cas qui les extrait de l'humanité. [...] C'est en faisant de l'autre un non-humain, un non-sujet, un être déshumanisé puisque pouvant être avili et détruit comme un objet ou un animal, c'est en étant cruel qu'on peut se vivre comme restant soi-même un être humain, et même un sujet — alors qu'on est bien davantage la négation du sujet, un anti-sujet qui se constitue en déniait l'humanité de sa victime, en agissant de façon à ce qu'elle soit niée comme sujet. La négation de la subjectivité de l'autre est mise au service de l'affirmation de soi (Wieviorka, 2012, p. 266).

Ravaler une femme « au rang de non-humain », lui imposer ce désir, c'est lui retirer « son existence afin de faire régner la [sienne] à la place de l'autre » (François Flahault, 2002, p. 376). La brutalité, ou sauvagerie, en tant que manifestation extrême, radicale d'un fantasme de toute-puissance, de domination, tient donc au « plaisir de l'expansion du moi » (Wolfgang Sofsky, 1998, p. 89). Il s'agit de supprimer l'autre, en tant que forme d'altérité, de l'évincer, au lieu de le rencontrer (Simon Harel, 2008, p. 77). Cette revendication impérieuse de nos pères, de nos oncles, de nos conjoints ou de ces inconnus en érection dans les wagons de métro, ajoutée à la tentation de l'interdit — qui est fondamental, dans le cas de l'inceste —, exerce sur eux une « fascination vertigineuse » (Nikki de Saint-Phalle, 1994). Le désir de destruction du féminin s'inscrirait dans une volonté, qui serait de l'ordre de l'exigence, d'affirmer son existence envers et contre tout, quitte à en arriver à l'élimination complète de sa propre fille. Après tout, « le viol [entre autres violences] est un meurtre, souvent sans cadavre » (Rennie Yotova, 2007, p. 14). Mais cela commande un assaut frontal et ciblé; une participation active au massacre des femmes. Cela commande de « passer du côté des assassins », comme le nomme si bien De Saint-Phalle (1994). Déambuler dans le cloaque de ses fantasmes ne suffit plus. Les têtes hurlantes, défigurées et gommées de sang doivent maintenant être incarnées et trembler contre la pointe du couteau. La réalisation du fantasme d'illimitation (Flahault, 2002), de cette terrible envie de toute-puissance et d'anéantissement, n'est exécutable qu'à bout portant. Et régner à la place de l'autre ne se fera qu'au prix d'une perte, de sa propre perte, car la fugacité du sentiment appelle à *chaque fois* une autre agression, une autre attaque. Ce type de crime appuyé sur la confrontation violente immédiate déclenche chez la victime des symptômes de ce que la théoricienne américaine Maria P. P. Root a intitulé *trauma direct*.

En réponse aux théories principales sur le trauma, Root, au début des années quatre-vingt-dix, conceptualise de nouveaux modes d'interprétation et d'approche par rapport

au syndrome de stress post-traumatique ou de stress post-traumatique complexe (ce dernier terme renvoie au dysfonctionnement de sujets ayant vécu des abus répétés et prolongés<sup>3</sup> dans l'enfance. Inventé par Herman en 1992, la notion décrit plusieurs symptômes spécifiques à ce type de traumas, dont : problèmes dans la régulation des émotions, qui seront souvent évitées par dissociation; relations interpersonnelles difficiles; estime personnelle défaillante; sentiment chronique de culpabilité; etc.). Root subdivise le trauma en trois modalités distinctes : direct, indirect et insidieux. Sa nouvelle conceptualisation vise à décloisonner la notion de sa seule sphère directe et individuelle, afin de l'étendre à la réalité des femmes, des communautés et des groupes minoritaires ou marginalisés :

a feminist conceptualization of trauma moves the analysis of the problem beyond an individual perspective to a larger sociopolitical, systemic framework of conceptualization. This difference from other theoretical perspective is important, because no matter how sensitively proposed an individual theory is, it still ends to talk about the victim's characteristics in a way that lends itself to blaming the survivor of trauma. Moving from the individual to the sociopolitical level is consistent with feminism's initial proclamation that the « personal is political » and allows us to consider that trauma can be experienced by groups or communities of people (Root, 1992, p. 238).

Habituellement, le trauma direct chez un individu représente la forme d'affection la plus rapidement reconnue comme telle et validée, aussi bien par la victime que par l'observateur ou la clinicienne. C'est-à-dire que l'évènement perturbateur (catastrophe naturelle, accident de train, atrocités de guerre...) s'avère contenir suffisamment d'horreur, d'abjection ou de danger pour raisonnablement supposer qu'il entraînera chez le sujet une grande détresse ainsi que des bouleversements majeurs sur le plan émotif, psychologique et/ou relationnel. Une perspective féministe dans le domaine de la recherche théorique et clinique considère en plus qu'une communauté ou un groupe d'individus (femmes, personnes racisées, communautés LGBTQ2...), en tant qu'unité,

---

<sup>3</sup> « When prolonged interpersonal trauma occurs during childhood development, dissociative responses can fundamentally reshape the personality. The result is “a profound distortion of a core self process [with a] fragmentation of the self” (Ogawa, Sroufe, Weinfield, Carlson, & Egeland, 1997, p. 856) » (Spermon *et al.*, 2013, p. 43).

peut souffrir d'un tel type de blessure psychique, au même titre qu'une citoyenne ou un citoyen unique. De même, elle inclut soudain dans la traumatologie des actes et des situations qui, parce qu'ils ne répondaient pas aux critères définitoires limités de son acception officielle, n'y figureraient pas.

Only recently, sexual abuse, emotional abuse, and other forms of interpersonal violence have been considered « valid » traumatic experiences. Other direct traumas previously not conceptualized as such include sudden life threatening or debilitation physical illness and destruction of cultural communities. Several cultural and ethnic communities have been traumatized for generations by dislocation ([...] removal of Native Americans and Native Hawaiians from their homelands [...]), and genocide and decimation of ethnic populations (e.g., Jews, Native Americans, Native Hawaiians, and African-Americans) (Root, 1992, p. 239).

Avant les apports féministes à cette discipline, pour qu'un évènement soit considéré traumatique par les cliniciens ou les cliniciennes, il devait constituer (selon sa première définition psychiatrique) : « an event that is *outside* the range of human experience » (Laura S. Brown, 1995, p. 120; je souligne), c'est-à-dire qu'un certain type de situation seulement légitimait un diagnostic :

« Human experience » as referred to in our diagnostic manuals, and as the subject for much of the important writing on trauma, often means « male human experience » or, at least, an experience common to both women and men. The range of human experience becomes the range of what is normal and usual in the lives of men of the dominant class; white, young, able-bodied, educated, middle-class, Christian men. Trauma is thus that which disrupts these particular human lives, but no other. War and genocide, which are the work of men and male-dominated culture, are agreed-upon traumas; so are natural disasters, vehicle crashes, boats sinking in the freezing ocean (Brown, 1995, p. 101).

Ce qui signifiait qu'un « vrai » trauma ne constituait qu'une certaine forme d'entame psychique dont seuls les membres du groupe dominant, ceux-là mêmes qui écrivent les manuels médicaux et informent l'opinion publique, pouvaient *potentiellement* être victimes, mais *certainement* pas auteurs ou responsables (Brown, 1995, p. 102). Se retrancher derrière la présomption qu'un évènement ne peut être traumatique que lorsqu'il provient d'en dehors du cadre de l'expérience humaine octroie à certains membres de la société le privilège de se croire à l'abri de la violence, de se penser

invulnérables, intouchables. Voiler l'horreur au quotidien de ce mensonge, la détenir derrière les barrières psychiques de son imagination, c'est s'en croire hors de portée (Brown, 1995, p. 108). C'est se faire spectateur passif, intrigué ou indigné — l'indignation étant une manière plus noble de nier sa part de responsabilité —, d'une dimension de la réalité qui, puisque considérée inusitée ou inhabituelle, ne nous concerne, voire n'existe pas. Le sentiment de sécurité, pour être effectif, oblige à rejeter ce qui est de l'ordre du catastrophique en dehors des limites du possible. Mais cela annule toute possibilité d'identification avec les victimes. Et ne pas reconnaître en l'autre la part de soi permet d'oublier que la voix éraillée d'avoir hurlé trop longtemps aurait tout aussi bien pu être la sienne, que seul un concours de circonstances favorable nous aura épargné, que nous pourrions facilement être le suivant ou la suivante. Une fois que nous reconnaissons que les violences contre les femmes, peu importe leur âge (bien qu'elles soient majoritairement perpétrées en secret : derrière les portes closes du couple; dans l'ombre de la veilleuse où le père, l'oncle ou le grand frère jure que cette fois sera la dernière; dans les bureaux verrouillés des patrons et des directeurs d'entreprise; ou encore sur le siège arrière de la voiture où le petit ami en a marre d'attendre le consentement), sont statistiquement non exceptionnelles, qu'elles s'avèrent fréquentes, récurrentes et quotidiennes, et que, à cause de cela, elles sont d'autant plus traumatisantes, « we rest much less easily with those institutions of the society which might eventually make us their target » (Brow, 1995, p. 108). Il devient alors difficile d'ignorer les mécanismes d'oppression du système en place, de même que ses impacts aliénants et destructeurs pour ses sujets; il devient alors difficile de croire en la définition du DSM-III-R.

La définition psychiatrique, qui a été élaborée à la fin des années quatre-vingt, maintient en place les inégalités et la violence des dynamiques sociales dominantes de même qu'elle discrédite toute victime potentielle. L'on retrouve, encore aujourd'hui, les mêmes objectifs si l'on pense, entre autres, aux mouvements, attitudes et paroles maintes fois répétées qui banalisent les atteintes à la dignité féminine (sexuelle,

corporelle et psychologique) ou encore à la facilité avec laquelle les violeurs échappent au système judiciaire ou en sortent pratiquement indemnes<sup>4</sup>.

[T]o insist that only the disordered and diseased would respond to such treatment with severe distress, sends a message that oppression, be it based on gender, class, race, or other variables, is to be tolerated; that psychic pain in response to oppression is pathological, not a normal response to abnormal events. It is *not* seen as traumatic. Unfair treatment at work, sexual harassment in academia — annoying, yes; traumatic, no. More times than I care to count I have heard women who have survived such circumstances accused of overreacting; as one defender of a sexual harasser said, « Well she wasn't raped, was she? » To admit that these everyday assaults on integrity and personal safety are sources of psychic trauma, to acknowledge the absence of safety in the daily lives of women and other nondominant groups, admits to what is deeply wrong in many sacred social institutions and challenges the benign mask behind which every oppression operates (Brown, 1995, p. 105; l'autrice souligne).

L'invalidation systémique des symptômes traumatiques des victimes d'oppression ainsi que la minimisation de l'onde de choc que provoque chaque attentat à l'intégrité déchargent les agresseurs et les institutions sociales de toute forme de culpabilité. Sans condamnation pénale ni morale, sans punition, les frontières entre le bourreau et sa victime, déjà transgressées une première fois au moment de l'effraction, se fragilisent, tombent. Le comportement permissif ou laxiste de la société brouille l'espace dichotomique compris entre les pôles moraux de l'individu, ce qui, dans la crise post-traumatique, déséquilibre à rebours les rôles de chacun au moment de l'agression — ou des agressions. Cette absence de délimitation tranchée entre l'autre et soi entraîne chez la femme ou l'enfant l'introjection du sentiment de culpabilité, supposé absent chez l'autre. Cette identification morbide avec l'agresseur (je pense surtout à l'inceste) entraîne une désorganisation identitaire; un chaos psychique. Les perceptions de sa

---

<sup>4</sup> Je pense, entre autres cas, au cas du « violeur de Stanford », en 2015. Le violeur d'une jeune femme de vingt-trois ans, inconsciente au moment de l'agression, a été condamné à six mois d'emprisonnement après avoir été reconnu coupable de trois chefs d'accusation : 1) agression avec intention de commettre un crime sur une personne en état d'ébriété/inconsciente 2) pénétration d'une personne en état d'ébriété 3) pénétration d'une personne inconsciente. Il risquait jusqu'à quatorze ans de prison. Et alors que la loi californienne préconise une peine minimale de deux ans, l'homme blanc, athlète « star » de l'équipe de natation de l'Université, n'aura purgé que trois mois de prison. Les procureurs avaient réclamé six ans.

conscience, ou le témoignage de ses propres sens semblent soudain altérés, confus ou indignes de confiance, car le sujet, clivé, se vit à la fois comme victime et coupable. Alors pour celles à qui la langue n'aura pas été coupée, dénoncer impliquera par le fait même, inconsciemment peut-être, de *se* dénoncer aussi. Mais cette possible dénonciation, en accusant son oppresseur, impliquerait surtout, et là est le crime, d'enfreindre les codes relationnels entre victime et bourreau, ceux-là mêmes édictés par l'ordre social, qui encourage — élève au statut de principe — l'omerta. La culpabilité prise en charge par la personne ayant subi les sévices, qui se vit comme une marque de complicité avec l'abuseur — qu'il soit un être de confiance ou un pur inconnu —, en plus d'être induite par ce dernier (blâmer sa victime lui permettra de continuer à s'accepter dans son être) est quotidiennement renforcée par la machine symbolique qui soutient la domination masculine et permet la préservation de la culture d'agression<sup>5</sup>. En ce sens, taxer de folie les victimes symptomatiques, les blâmer ou les persécuter, représente l'ultime tentative de nier l'existence de cette face cachée, immonde, de la réalité des femmes.

In order to escape accountability for his crimes, the perpetrator does everything in his power to promote forgetting. Secrecy and silence are the perpetrator's first line of defense. If secrecy fails, the perpetrator attacks the credibility of his victim. If he cannot silence her absolutely, he tries to make sure that no one listens. To this end, he marshals an impressive array of arguments, from the most blatant denial to the most sophisticated and elegant rationalization. After every atrocity one can expect to hear the same predictable apologies: it never happened; the victim lies; the victim exaggerates; the victim brought it upon herself; and in any case it is time to forget the past and move on. The more powerful the perpetrator, the greater is his prerogative to name and define reality, and the more completely his arguments prevail (Judith Herman, 1997, p. 8).

---

<sup>5</sup> Je privilégie le terme « culture d'agression » plutôt que celui de « culture du viol ». Paradoxalement, l'expression « culture du viol » me semble être partie prenante de cette même culture, puisqu'elle laisse dans l'ombre les autres types d'agression (attouchements, frotteurisme, harcèlement sexuel, exhibitionnisme...), comme si ces formes d'atteinte à l'intégrité sexuelle étaient de moindres tentatives de domination du féminin. Bien qu'elles soient moins intrusives physiquement qu'un viol, ces attentats à la pudeur ne doivent pas être exclus d'une catégorisation traumatique. Les invisibiliser invalide du coup les symptômes de stress post-traumatique des victimes, ne défiant ainsi d'aucune façon l'impunité offerte par le système en place : « Well she wasn't raped, was she? ».

Nier cette part quotidienne du vécu féminin, tenter de la refouler ou de la faire oublier, s'avère d'autant plus problématique que, dans le traumatisme, la réalité extérieure et figée de l'évènement disparaît, en quelque sorte, pour devenir intrapsychique. C'est-à-dire que l'individu porte en soi le trauma, comme un site atemporel, dont la capacité d'y avoir accès sera étroitement et paradoxalement liée à l'impossibilité d'y retourner.

And this suggests that what returns in the flashback is not simply an overwhelming experience that has been obstructed by a later repression or amnesia, but an event that is itself constituted, in part, by its lack of integration into consciousness (Caruth, 1995, p.153).

Le choc au moment du trauma, la stupeur, est lié au fait que la surcharge émotionnelle est inédite par rapport aux schèmes préexistants de la conscience. L'impossibilité d'intégrer la nouvelle expérience dans le récit de soi, de lui trouver une place ou de l'associer aux autres événements déjà enregistrés condamne le sujet dans le hors-lieu et le hors-temps de la mémoire traumatique. « [T]he traumatic experience/memory is, in a sense, timeless. It is not transformed into a story, placed in time, with a beginning, a middle and an end (which is characteristic for narrative memory) » (Van Der Kolk et Van Der Hart, 1995, p. 177). Le trauma s'encode dans la mémoire en images, en sensations ou en émotions vives (hypermnésie), plutôt qu'avec du Verbe. Le souvenir se compose des fragments inassimilés de l'épreuve, qui se seront cristallisés au moment du choc dans une forme altérée de la conscience, c'est-à-dire à part, détachée de celle sous le contrôle de la pensée (ce qui peut d'ailleurs parfois entraîner une forme d'amnésie). Les sensations et les émotions étant liées à l'évènement, bien que morcelées, incomplètes, feront retour pour le sujet dans la phase post-traumatique, dans une boucle à la fois intrusive et anxiogène. En ce sens, le souvenir traumatique abolit tout passé et futur. Il réside dans un présent replié sur lui-même, puisque l'intensité avec laquelle les souvenirs resurgissent leur octroie une réalité augmentée, un effet d'immédiateté. Le caractère virtuel, purement mnésique, des cauchemars et des flash-back de l'agression s'efface. Le sujet expérimente pleinement les affects (effroi, sentiment d'impuissance ou de fatalité, culpabilité, colère), puisque, bien que submergé

par la scène, il en fait l'expérience, cette fois en pleine conscience. Arraché à la marche du temps, il devra, pour arriver à assimiler l'horreur que revêt le trauma, lui faire perdre son pouvoir, accepter de retourner plusieurs fois sur le site du souvenir afin de le compléter (Van Der Kolk et Van Der Hart, 1995, p. 176). Une fois une certaine flexibilité ou mobilité injectée au souvenir, par le prisme de la fiction ou de la narration, une fois qu'il aura été transformé en récit, le trauma perdra peu à peu son intensité.

L'écriture du trauma serait « une réponse à l'impossibilité de lier autour d'un "je" l'expérience et l'écriture de l'abjection absolue » (Pierre Lepage, 1998, p. II, cité dans Gasparini, 2008). Le sentiment de déréalisation inhérent à l'expérience de l'avilissement ne peut qu'être exacerbé, redoublé, par la culture d'agression. Se cogner contre un réel impossible à croire, même y être avalée, dans un monde farouchement déterminé à le voiler, propulse dans l'écriture, puisque l'écriture, dans ce contexte, « remplit cette fonction de pincer "pour y croire", pour en revenir. L'autofiction n'a de cesse de convoquer le réel pour confirmer à l'aut[rice] qu'il existe » (Philippe Gasparini, 2008, p. 200). Amorcer une certaine « réconciliation » entre *Je* et l'évènement traumatique redonne, par le biais de la création et du langage, des sites de mémoire à une réalité par ailleurs privée d'appui :

La réalité est en soi une fiction. La fiction qui réfléchit la réalité redouble ainsi une fiction et par ce redoublement même permet qu'un renversement s'opère par lequel se manifeste quelque chose qu'on peut parfois nommer vérité — vérité par quoi le langage tient à l'impossible et exaltante déchirure du réel (Philippe Forest, 2007, p. 212).

La démarche littéraire devient donc une sorte d'entreprise de survie, où il s'agit de donner un sens à l'irréalité du chaos, de trouver ce qui serait de l'ordre d'une vérité — celle-là même « que jamais personne ne profère » (Sarah Kane, 2015, p. 6) — dans ce qui, à l'intérieur du réel, relève de l'impossible, de l'insupportable.

## À vue d'œil

Ce qui caractérise les actes de violence, c'est qu'ils perdurent toute une vie dans le corps et la psyché des victimes.

Nicole Brossard, *Écrire la société : d'une dérive à la limite du réel et du fictif*

Le corps de mes sœurs lancé à travers les pièces de la maison. Les matins tuméfiés sur le visage de ma mère. L'autre femme dans le métro. Étudiante, elle aussi. Elle se dérobe sous les touchers de l'inconnu entre ses cuisses. Celle empoignée à la gorge par son petit-ami dans un bar. Sa tête cogne contre le mur en briques. J'ai cru mourir en même temps qu'elle. La sans-abri sur le trottoir, ravagée par l'enfance. Je reconnais la dureté triste du regard, les réflexes d'animal. Un homme saoul menace de l'égorger. À l'écran, une femme est exécutée sous mes yeux. Une balle en pleine tête, en pleine rue, dans un autre pays. À Toronto, elles marchent sur le trottoir. *Corriger* les femmes se fait maintenant à coup de camion-bélier. J'ai les rétines tapissées d'angoisses, de lésions, de brûlures, de sang. J'ai été témoin toute mon enfance des couleurs que prennent les contusions, et encore aujourd'hui ça continue. À chaque fois, je suis ramenée à mon père. Au sexe de ma peur. Maria P. P. Root parle de *traumas indirects*.

Difficile de ne pas s'abîmer à la vue d'une autre personne molestée. Surtout quand les giclures et les caillots portent le même profil génétique que soi. Je pense souvent à Chloé Delaume :

En banlieue parisienne il y avait une enfant. Elle avait deux nattes brunes, un père et une maman. En fin d'après-midi le père dans la cuisine tira à bout portant. La mère tomba première. Le père visa l'enfant. Le père se ravisa, posa genoux à terre et enfouit le canon tout au fond de sa gorge. Sur sa joue gauche l'enfant reçut fragment cervelle (2006, p. 19).

S'il y a une identification significative avec l'autre corps, que cette identification passe par la couleur de la peau, la filiation, l'orientation sexuelle ou encore le handicap, la conscience de sa propre vulnérabilité se (re)met à sourdre. La crainte pour la vie de l'autre femme, de sa mère ou de sa sœur est aussi puissante et traumatisante qu'elle atteste de sa fragilité. L'imminence du danger ou de la mort creuse dans le cœur des paniques insondables. Mais être témoin peut d'autant plus être perturbateur que l'identification avec la victime peut s'avérer conflictuelle :

when the traumatic events are of human design, those who bear witness are caught in the conflict between victim and perpetrator. It is morally impossible to remain neutral in this conflict. The bystander is forced to take sides. It is very tempting to take the side of the perpetrator. All the perpetrator asks is that the bystander do nothing. He appeals to the universal desire to see, hear, and speak no evil. The victim, on the contrary, asks the bystander to share the burden of pain. The victim demands action, engagement, and remembering (Herman, 1997, p. 8-9).

La scène d'une autre femme violentée ranime en soi la virulence de ses propres souvenirs, toutes ces fois où l'on aura été brûlée par la violence des hommes. Dans ce contexte, la tentation de s'identifier au coupable plutôt qu'à la victime devient d'autant plus séduisante, puisque la demande implicite de cette dernière entrera en conflit direct avec son propre désir d'oubli. C'est-à-dire qu'alors qu'on souhaiterait à tout prix échapper aux réminiscences, qu'on voudrait enfouir le passé et en effacer les moindres traces, s'extirper de la honte et du statut de victime, voilà qu'une autre femme en appelle à notre mémoire, exige silencieusement que l'on se souvienne avec elle, pour elle, de ce qu'elle voudra à son tour oublier. Malgré toute la détresse qu'implique le fait de se souvenir, aussi bien pour la victime que pour la témoin, la réalité traumatique doit demeurer présente dans leurs consciences pour que soient surmontés les principes répétitifs qui structurent aussi bien la violence que le trauma.

Le trauma indirect possède la même logique symptomatique que celle du trauma direct, soit la logique du ressassement. Annie Ernaux l'a compris très jeune : « Mon père a voulu tuer ma mère un dimanche de juin, au début de l'après-midi » (1997, p. 13). Elle

ajoute : « Il me semble avoir attendu pendant des mois, peut-être des années, le retour de la scène, certaine qu'elle se reproduirait » (p. 19). La violence contre les femmes et les filles est une histoire de répétition, de retour : « deux mille enfants sont violés chaque année. D'autres voient leur enfance brisée par des parents incestueux, un voisin de palier, un moniteur de colo. Les gestes répétés n'étonnent pas » (Angot, 2005, p. 86). *Les gestes répétés n'étonnent pas*. Alors se rejouent les viols, les meurtres et les tueries.

Considérer la répétition comme le principe de la violence (« La répétition vous tuera si ce n'est pas l'homme qui le fera » (Dworkin, 2017, p. 166)), semble

la pouvoir *ex abrupto* d'une puissance inaugurale. Or, l'usage désigne sous ce nom un phénomène dont la caractéristique est d'advenir après coup. [...] Entre un item et sa reprise un écart minimal est ainsi supposé, qui constitue la condition nécessaire de leur identification respective (Marie-Laure Bardèche, 1999, p. 9).

Bardèche met en lumière le processus dynamique de la répétition. Il y a entre une action et sa reprise un « déséquilibre, une instabilité, une dissymétrie, une sorte de béance » (Gilles Deleuze, 1968, p. 31), un espace mobile complètement insoumis au principe, bien qu'il constitue le cœur même de sa mécanique. Ce qu'a de pervers la répétition, surtout lorsqu'elle est interne à un phénomène aussi aliénant que la violence (pensons aux cycles de la violence conjugale, aux multiples coups de bassin ou d'objets pendant le viol, pensons aussi aux additions de claques de la fessée, ou encore à la répétition des agressions dans l'inceste...), c'est qu'elle réussit à nous faire oublier qu'elle contient en son creux une fenêtre ouverte. Dans l'entre-deux des coups, des battements, il y a une fraction qui échappe à la répétition, et qui, à chaque épisode de violence, se rejoue, se renouvelle. Bien que cette fraction soit un temps de suspension, un ralenti de la peur dans l'agression, comme un faux répit entre le poing levé et son choc contre la peau, elle procède tout de même de ce qui serait de l'ordre de l'inédit. Elle est ce lieu d'échappée à partir duquel renverser, depuis l'intérieur, le pouvoir d'assujettissement. L'imaginaire s'y emporte, s'emballe; toujours, depuis ce lieu, l'imaginaire naît, arrache

du corps ou le dédouble. Il s'invente d'autres horizons, de nouvelles nuits, ne s'épuise pas. Espace à ciel ouvert dans lequel puiser des tendresses. L'entre-deux des coups est le temps d'origine de toute création, du moins pour une enfant battue. L'écriture aura donc commencé dès la naissance. Mais ce n'est qu'une fois fixée sur papier qu'elle pourra envisager d'arrêter la fuite.

Comme la création représente en quelque sorte un « compromis entre une liberté et un souvenir » (Roland Barthes, 1953, p. 20), l'autrice engagée à mettre en scène la violence, à la dénoncer ou à la hurler, peut dès lors intercepter le rebond du trauma pour le signifier autrement dans l'écriture, le reconfigurer. Chloé Delaume, de son côté, appelle cela « remodeler l'abrupte » (2010, p. 6). Réactiver le souvenir dans le présent de l'écriture le transforme donc en force à *moduler* — par le biais du rythme, du ton, de la forme — et non plus en force *modulante*, c'est-à-dire qui conditionne ses gestes, ses émotions ou encore ses rêves — cauchemars, évitement, dissociation. La réinvention du trauma, par l'injection de fiction « dans la consignation de faits et d'évènements si strictement réels que le Je ne sait que s'y cogner » (Delaume, 2010, p. 51), permet l'exploration du gouffre qui subsiste « entre l'effarante réalité de ce qui arrive, au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années plus tard, ce qui est arrivé » (Ernaux, 2016, p. 151). Elle permet de faire bouger la « scène figée depuis des années [...] de lui enlever son caractère sacré d'icône à l'intérieur de [s]oi » (30). L'écriture du trauma, en ce sens, décroïsonne le souvenir — de même que le sujet — du mécanisme ressasant et atemporel du traumatisme et de la violence. Cette *dépétrification*, en plus de conjurer les pouvoirs de la répétition, défoncerait, du même coup, les murs qu'installent entre soi et le reste du monde les actes de cruauté.

Dorothy Allison, dans son essai *Two or three things I know for sure*, évoque le mur à escalader chaque jour quand une femme porte encore en elle le secret de ses colères :

Why? I am asked. Why do you bring that up? Must you talk about that? I asked myself the same questions until finally I began to understand. This was a wall in

my life, I say, a wall I had to climb over every day. It was always there for me, deflecting my rage toward people who knew nothing about what had happened to me or why I should be angry at them.

It took me years to get past that rage, to say the words with grief and insistence but to let go of the anger, to refuse to use the anger against people who knew nothing of the rape. I had to learn how to say it, to say « rape », say « child », say « unending », « awful », and « relentless », and say it the way I do — adamant, unafraid, unashamed, every time, all over again — to speak my words as a sacrament, a blessing, a prayer. Not a curse (1996, p. 43-44).

Avoir été victime d'atrocités implique toujours, par le fait même, d'avoir été emmurée en soi. Les actes de violence contre les femmes et contre les enfants, lorsqu'ils sont perpétrés à l'intérieur des limites du couple ou de la famille (ce qui est majoritairement le cas), enferment leurs victimes et leurs acteurs dans une cellule close, privée, à l'intérieur de laquelle les paramètres moraux du tolérable et de l'intolérable auront graduellement été adaptés au sadisme de l'autorité interne. Cette autorité masculine, entérinée par l'ordre symbolique, en créant une culture de silence et de peur au sein même de la cellule, s'assure de se maintenir en position. Et en ne faisant que rejouer les codes sociaux et culturels de la misogynie, bien qu'ils puissent atteindre un paroxysme inégalé dans le secret du foyer, le bourreau n'aura pas à s'inquiéter que la légitimité de ses comportements déviants soit remise en cause par qui que ce soit. Ce droit absolu au châtement corporel ou sexuel, que le père ou le conjoint s'octroie, enferme la femme ou l'enfant en elle-même, puisqu'il provoque une solitude alarmante. Alors qu'elle ressent jusque dans ses os l'injustice de son avilissement, de la honte et une colère redoutable, la société lui répète sans cesse que ce qu'elle vit est acceptable (l'inacceptable serait de dénoncer, puisque cela la mènerait très certainement à sa tombe<sup>6</sup>) et non pas horrible. L'horreur serait d'être éviscérée<sup>7</sup> par son

---

<sup>6</sup> Je pense, entre autres, à Daphné Boudreault, poignardée à mort par son ex-conjoint au mois de mars 2017. Elle avait contacté, le matin même, les services policiers pour dénoncer le harcèlement dont elle était victime et demandé une escorte policière jusque chez elle pour récupérer ses effets personnels. Les quatre policiers de la Régie qui se sont présentés à son travail, jusqu'où son ex-petit ami l'avait suivie, ont refusé sa demande d'escorte.

<sup>7</sup> En 2015, Maria Nemeth a été retrouvée morte éviscérée dans son appartement en Floride, après que son partenaire ait inséré divers objets dans son vagin, dont une bouteille de bière et un fer à cheveux.

conjoint ou découpée en morceaux<sup>8</sup>, et non pas d'être violée à répétition, humiliée et coupée du reste du monde. Ce serait, pour une enfant, d'être enchaînée à un lit et affamée<sup>9</sup>, ou encore d'être battue à mort et jetée aux ordures, et non pas d'être enfermée dans une captivité mentale, frappée quotidiennement, tenue au travail forcé, menacée et agressée au cœur de la nuit. Prise entre la banalisation de sa situation réelle par la famille ou le couple — qui vient rarement sans la complicité silencieuse de la famille élargie — et une représentation médiatique sensationnaliste de la violence, la victime ne peut qu'éprouver un vertige, un déséquilibre. L'écart monstre qui subsiste entre sa propre pensée de l'horreur et celle que lui renvoie la collectivité entraînera la mise en doute de ses ressentis, voire une insécurité handicapante en ce qui concerne sa capacité à valider ses affects. Ce sera ce sentiment d'irrationalité qui la cloîtrera en elle-même. L'écriture du trauma, dès lors, en tant que prise de parole intime, transgresse nécessairement les lois du Père. Elle brise les barreaux invisibles de son emprise pour rendre visible son revers, la face cachée, mais répandue, de la maltraitance familiale et conjugale. Puissance susceptible d'opérer une brèche dans la réalité traumatique, d'ouvrir une voie d'accès, un chemin de traverse vers l'Autre, la création permet de fixer dans la mémoire, sous une autre forme, les traumas. Empêcher leur oubli ou leur dissolution, bien que, paradoxalement, il soit impossible d'effacer une marque indélébile, valide du même coup les affects qui leur sont attachés, au-delà de — malgré — l'imaginaire social. En s'inscrivant dans le champ de la littérature (ou de toute autre forme d'art) en tant que survivantes, les femmes participent à la construction d'une mémoire collective sur la violence. Elles entravent, à chaque nouveau texte, à chaque nouvelle publication, la répétition du silence<sup>10</sup>. C'est-à-dire qu'il s'agit de défier la thèse qui associe la cruauté ou le sadisme « non pas à du déficit ou de l'excès de sens,

---

<sup>8</sup> Le corps démembré de Samantha Higgings a été retrouvé dans un sac à Hinchinbrooke, en Montérégie, en 2015. Son fiancé a été accusé de meurtre prémédité et d'outrage à un cadavre.

<sup>9</sup> En janvier 2018, le titre « Une maison de l'horreur découverte en Californie » circule dans les médias. Treize enfants étaient séquestrés à domicile par le couple en ayant la charge.

<sup>10</sup> « The holocaust will be understood not so much for the number of victims as the magnitude of the silence. And what obsess me most is the repetition of silence » (Jacobco Timerman, 1981 p. 141, cité dans Herman, 1997).

mais à une pure et simple absence, à du non-sens », car celle-ci, en plus d'exonérer « l'auteur des actes de violence de toute responsabilité, et [de le] dégage[r] de toute culpabilité » (Wieviorka, 2012, p. 239), perpétue l'idée selon laquelle une pensée de la violence est impossible, défailante. Considérer les actes de terreur comme provenant d'une part de l'homme qui serait non-humaine, animale ou monstrueuse, facilite le renvoi de leurs atrocités dans le domaine de l'imaginaire et de la fiction par la société; leur oubli. Tandis que pour traverser de l'autre côté du mur et devenir solidaire des autres femmes, pour que soient mis en place des réseaux de soutien et des actions politiques, la réalité traumatique doit demeurer active aussi bien dans les mémoires individuelles que collectives.

To hold traumatic reality in consciousness requires a social context that affirms and protects the victim and that joins victim and witness in a common alliance. For the individual victim, this social context is created by relationships with friends, lovers, and family. For the larger society, the social context is created by political movements that give voice to the disempowered (Herman, 1997, p. 9).

Être témoin et alliée des victimes, ou encore écrire, dire « viol », dire « enfant », dire « sans fin », « terrible » et « impitoyable », et le dire de manière catégorique, sans peur, sans honte, à chaque fois (Allison, 1996, p. 43-44, je traduis), sont autant d'armes pour restituer sa dignité, mais aussi, par le refus de la prolonger, de faire face à la violence, voire de la dominer (Yotova, 2007, p. 154).

## La peur des ombres

La viande qui pourrit pue; la violence produit de la terreur.

Andrea Dworkin, *Le pouvoir*

Écouter son amie raconter avoir été agrippée par un homme en pleine rue et tirée dans une ruelle. Ne pas en être surprise. Lire qu'une autre amie a été suivie plusieurs minutes par une voiture, qu'elle a cru ce soir-là que des hommes se mettraient en groupe pour la violer. Savoir avec certitude qu'elle n'oubliera jamais la peur. Apprendre que son père a pénétré de nuit dans un centre pour personnes âgées et violé l'une des résidentes. Se souvenir qu'un homme petit et gras déambule sur la ligne orange du métro de Montréal et agrippe les fesses de jeunes professionnelles. Entendre dire que des professeurs d'université harcèlent leurs étudiantes. Apprendre aux nouvelles qu'un infirmier a agressé plusieurs des patientes dont il avait la garde, qu'un entraîneur a abusé de son pouvoir sur des gymnastes mineures, qu'un violeur multirécidiviste attend les coureuses près des pistes cyclables, qu'un professeur du primaire possédait sur son ordinateur portable cinq cents vidéos de pornographie juvénile et qu'un acteur a drogué des femmes avant de les agresser. Savoir qu'un policier du SPVM recommande aux plaignantes de harcèlement psychologique de changer de numéro de cellulaire, plutôt que de suivre le protocole en cas de violences conjugales. Lire des romans policiers. Marcher sous les lampadaires. Allumer l'ampoule au sous-sol avant d'y descendre. Quitter la soirée avant la nuit tombée. Chercher les rayons de lune dans le parc. Choisir l'espace de stationnement sous les néons électriques. Demander à être raccompagnée tard le soir. Fuir les raccourcis un peu trop sombres et refuser de se déplacer à pied après vingt-trois heures. Contourner les ombres. Craindre les silhouettes opaques. Sentir une présence derrière soi, devenir anxieuse et entrer dans un commerce éclairé. Attendre. Ou encore, prendre les mauvais chemins jusqu'à la maison. Espérer égarer la

menace au tournant d'un carrefour. Arriver beaucoup plus tard que prévu. Exiger de sa patronne de ne pas être seule pour la fermeture du commerce, s'éclairer jusqu'aux poubelles à l'arrière du bâtiment et revenir en courant. Harceler son propriétaire pour que soit remplacée l'ampoule dans l'entrée de l'immeuble, se sentir déraisonnable. Refuser les verres tendus. Se méfier de l'amabilité des inconnus. Sourire aux compliments. Suivre plusieurs cours d'autodéfense pour femmes et apprendre sans grande surprise que des sifflets anti-viol sont distribués sur les campus américains. Partager les mêmes symptômes que des femmes qui, elles, n'ont jamais été violées, que des adolescentes qui n'ont même jamais été touchées : anxiété, crainte, hypervigilance, évitement, peur du noir, méfiance systématique.

Toute femme qui vit dans une société à haut taux d'agressions sexuelles, où la violence à caractère misogyne est érotisée par les médiums culturels ou bien classée dans les faits divers par les médias, comme c'est le cas en Amérique du Nord, s'expose au trauma insidieux (Brown, 1995, p. 128). Selon Maria P. P. Root,

Insidious trauma is usually associated with the social status of an individual being devalued because a characteristic intrinsic to their identity is different from what is valued by those in power, for example, gender, color, sexual orientation, physical ability. As a result, it is often present throughout a lifetime and may start at birth (240).

Root, par ses recherches féministes sur le trauma, a réussi à démontrer que les actes de violence affectent non seulement ses victimes directes, mais diffusent de même de la terreur chez tous les individus pouvant s'identifier à leur statut social.

Une fois étalées au grand jour, les violences corporelles et sexuelles exercées par des hommes à l'égard des femmes, on a eu tôt fait de comprendre que c'était très souvent la petite fille ou l'adolescente en chaque femme qui avait été agressée (Brossard, 1994, p. 308).

Savoir depuis la naissance qu'à tout moment l'on pourrait être la cible d'attaques haineuses, que sa sécurité ne va pas de soi, qu'il faut la construire; devoir recommencer chaque jour les stratégies préventives que les femmes relaient entre elles; connaître des

multitudes de victimes agressées à même leur domicile par des hommes de leur entourage, mais aussi avoir entendu à répétition des comptes rendus de féminicides, participent à l'exacerbation des symptômes de trauma insidieux, consolident le sentiment d'impuissance des femmes. Ce foyer d'impuissance, déposé au creux des consciences dès l'enfance et réaffirmé au fil des années par la culture prend la forme d'une intuition fabriquée, prescrite, édictant aux victimes « que ça ne sert à rien de se débattre, que l'instant où l'ennemi se présente, où l'agresseur pose sa main sur la poignée de la porte, est l'instant même de la mort » :

Richard Speck [...], seul, sans aide et sans arme, assassina huit élèves infirmières, une par une, passant d'une chambre à l'autre pour les ligoter et les étrangler chacune à son tour, et celle qui allait mourir entendait le cri d'agonie de la précédente. Et il ne leur vint apparemment jamais à l'esprit, si grande peut-être était leur impuissance mythique devant la puissance mythique du mâle, qu'à huit contre un ce serait sans doute facile. Que même à deux ou trois elles auraient pu l'emporter sur un type d'une force physique supérieure à la leur. Qu'une seule femme très en colère est capable de se défendre contre un homme, de le repousser, de se sauver, de chercher du secours, de s'enfuir<sup>11</sup> ...  
(Kate Millet, 1980, p. 90)

Soumettre à répétition les femmes aux images de corps sortis défigurés des mains des hommes, démembrés, étranglés ou brûlés à l'acide, leur faire incorporer à répétition l'image de leur propre cadavre accorde à la domination masculine un surcroît de puissance, puisque la contrainte ne s'appuie pas seulement sur la force physique de l'adversaire, mais aussi sur la force symbolique :

La force symbolique est une forme de pouvoir qui s'exerce sur les corps, directement, et comme par magie, en dehors de toute contrainte physique ; mais cette magie n'opère qu'en s'appuyant sur des dispositions déposées, tels des

---

<sup>11</sup> Cette tragédie n'est pas sans rappeler la tuerie à la Polytechnique de Montréal en 1989, où un homme armé a tué Sonia Pelletier, Anne-Marie Edward, Anne-Marie Lemay, Annie St-Arneault, Annie Turcotte, Barbara Daigneault, Barbara Klucznik-Widajewicz, Geneviève Bergeron, Hélène Colgan, Nathalie Croteau, Michèle Richard, Maud Haviernick, Maryse Leclair et Maryse Laganière.

ressorts, au plus profond des corps. Si elle peut agir comme un *déclat*, c'est-à-dire avec une dépense extrêmement faible d'énergie, c'est qu'elle ne fait que déclencher les dispositions que le travail d'inculcation et d'incorporation a déposées en ceux ou celles qui, de ce fait, lui donnent prise » (Bourdieu, 1998, p. 59-60).

Les histoires de violence s'accumulent et les cadavres aussi. Les carcasses poignardées, les restes calcinés, les sacs mortuaires s'ajoutent aux scénarios des films d'horreur, aux récits policiers, aux traumatismes intergénérationnels, à toutes ces fois où l'on nous aura raconté la mort injuste et cruelle d'une enfant. Alors à l'instant où survient son tour, où l'ami entre armé d'un couteau dans sa chambre, la mémoire revisite ce qu'elle connaît de la misogynie et programme rapidement, en fonction du dénouement le plus vraisemblable, une réponse effective et protectrice, soit, dans la plupart des cas, la résistance passive (paralysie, mutisme, docilité). Construite comme une force plus grande que soi par la culture, voire indéfectible, la brutalité masculine, une fois expérimentée dans la réalité, ne peut qu'engendrer une soumission. L'instinct de survie aura été programmé de telle sorte qu'elle semblera la seule option possible. Mais ce n'est jamais à l'agresseur lui-même qu'on « se soumet, c'est à une loi indiscutable, universelle, celle d'une sauvagerie masculine qu'un jour ou l'autre, il [nous] aurait bien fallu subir. Que cette loi soit brutale et sale, c'est ainsi » (Ernaux, 2016, p. 45). La fatalité répétitive de la violence désarme les victimes, les condamne, avant même qu'elles n'aient à faire face à l'assassin. Ce qui explique la sidération traumatique des femmes, lorsque celles-ci, par chance, échappent à la mort. Cathy Caruth, d'ailleurs, dans son article *Violence and Time: Traumatic Survivals* a réfléchi à la place de la survie à l'intérieur de la logique traumatique :

Repetition, in other words, is not the attempt to grasp that one has almost died, but more fundamentally and enigmatically, the very attempt *to claim one's own survival*. [...] Trauma is constituted not only by the destructive force of a violent event but by the very fact of its survival » (25; l'autrice souligne).

Avoir survécu à un évènement qui ne pouvait que laisser présager sa mort ou avoir été tuée par la violence des hommes et non annihilée, dans un monde régulé par la cadence de ses féminicides, relève de l'impossible réel. Surmonter la répétition traumatique

exigera alors d'assimiler, au même titre que la force destructrice de l'évènement violent, le fait d'être encore en vie pour le raconter. La survie, marque de résistance ultime du féminin, devient en quelque sorte, paradoxalement, le centre gravitationnel du trauma, un revers de la pulsion de mort. L'irruption des symptômes s'y brodera, délimitant les périphéries de son champ d'action. C'est-à-dire que la destructivité inhérente aux symptômes traumatiques neutralise les effets positifs de la survie, et alors que la victime, peu à peu, arrive à accepter l'idée d'avoir été assiégée par la pathologie sexuelle ou meurtrière d'un Autre, l'irréalité du fait d'y avoir survécu, de son côté, demeure active, ce qui empêche l'intégration complète du trauma et ralentit la rémission.

Bien que cette survie impossible à croire, dans le trauma, soit le cœur refermant la possibilité d'écriture, elle est, dans la création, son point de fuite. Implicite à toute prise de parole, elle représente tout de même au sein du texte l'horizon vers lequel convergent les images et les métaphores, vers lequel tendre. Tracée dans la doublure de chaque lettre, elle se met en jeu dans l'écriture, elle s'ébranle et s'inquiète, puisqu'elle répète, voire relance la transgression première aux codes de l'impuissance et de la fatalité. L'actualisation littéraire de la violence passée contrevient aux lois du silence, elle est une transgression, un risque assumé, mais en performant dans le même geste la survie de l'autrice, en l'imposant dans la réalité, elle incarne aussi une pulsion d'avenir, une audace. Ce que l'audace contient de forces transgressives et jubilatoires, l'écriture du trauma le revendique. Intensité par laquelle détourner les interdits de la sphère sociale et culturelle qui, constamment, se répercutent dans l'intimité des femmes (se taire ou mourir), l'écriture du trauma affranchit. « Ce qui est intense ressemble à une force par laquelle nous dépassons la mesure ordinaire, la norme » (Brossard, 1985, p. 96). La mise en récit de sa survie fait office de pas de côté par rapport au scénario perpétuel de la violence, comme une aspérité dans la logique sans faille de la domination masculine. Elle ressemble à une puissance, à une force agentique et féministe par laquelle suspendre, quelques instants peut-être, la fatalité du réel.

L'écriture du trauma, en ce sens, est intention, symbole de survie, prise de parole transgressive et libérée; une audace.

ENTRE NOUS

*J'ai été tuée plusieurs fois, enfant. Sortir à l'extérieur de mon corps, m'enrouler, nuageuse, autour du lustre au plafond; j'en avais l'habitude. Je devenais parfois une boule de chaleur, d'autres fois un coup de vent. Les secrets de mes morts s'accumulaient au fil des années. Je suis morte si souvent (plus de fois que je ne saurais les compter) que je n'arrivais plus à faire la différence. Le lundi matin à l'école, debout derrière le pupitre, je ne savais plus si j'avais été morte ou vivante pendant la fin de semaine, si j'avais entendu depuis ma chambre les bruissements du pommier ou si j'avais frôlé ses feuilles depuis les cimes. Alors je m'inventais. Mais j'ai fini par croire à mes mensonges. À préférer ces versions-là du réel à la vérité. C'est à partir de ce moment-là qu'il y a eu deux moi. Une enfant morte dans la misère, tuée par les hommes de sa famille, et la petite fille parfaite et docile qui habitait dans la grande maison au toit rouge. Celle qui avait de bonnes notes à l'école, respectait toutes les consignes, ne se bagarrait pas. Celle qui ne mourrait pas. Mais c'est l'autre, à l'âge adulte, qui m'a lancée dans les bras d'un homme violent, qui m'a cachée sous les draps d'amants brutaux et sadiques. Chaque nouvelle peur, chaque nouveau coup, chaque viol me rappelaient que je n'étais pas libre, que je ne l'avais jamais été. Je prétendais être une depuis si longtemps que j'avais oublié que j'étais deux. Ma survie tenait à ce secret, à ce mensonge, mais c'était cette survie-là, en me coupant de la vérité de mon enfance, qui me détruisait. J'ai su au tout début de la maîtrise que je devrais la réintégrer. Même si c'était pour me submerger, même si j'étais pour en faire une dépression, j'ai su que je ne pourrais pas écrire mes souvenirs d'enfance sans accepter avoir été tuée à répétition. J'ai compris que l'émotion me sauverait.*

## Stratégies de résistance à l'effondrement

Mais cette année, pour la première fois, je ne fais pas que trembler de cette peur que soulève même le souvenir, je ne fais pas que pleurer. Cette année, je suis assise à mon bureau et j'écris.

Andrea Dworkin, *Une femme battue survit*

- 1) Tuer le père. Avant d'écrire les souvenirs d'enfance, tuer le père. L'isoler. L'extraire de la cellule familiale, l'extraire de la langue maternelle sexiste et incestueuse, puis le relâcher dans l'écriture, dans la création, la mienne. Découper, entre mes traumas, sa peau, ses phalanges et sa langue, à répétition, histoire que sa chair ne batte plus. Le vider, l'exhiber exsangue, et ne montrer que la lâcheté d'une viande comme les autres. L'écriture n'émergera qu'une fois le père emmuré entre des colonnes de mots coupants et mordants. Délivrer mes peurs nécessite une construction imaginaire sanglante, meurtrière. Le couteau sous la gorge, son corps dépecé, l'idée de ses chairs à vif ou de sa barbe incendiée comme seuls passages vers le Verbe.

J'ai coupé net, papa, le mal à la racine. Et si ce soir enfin tes deux syllabes martèlent c'est que d'avoir fondu tu m'as rendu les mots. Et du Verbe revenu, je peux vivre pour de bon. *Mais il ne s'agit pas de vivre*, mon père, ma belle charogne, maintenant *il faut régner* (Chloé Delaume, 2006, p. 125; l'autrice souligne).

Une fois le mal coupé à la racine, une fois le père lacéré et égorgé et étranglé et décapité; une fois porté dans la fiction ce désir de mort infini duquel je brûle, je pourrai enfin écrire, sans en trembler : *Mon père est un monstre*. Ensuite, seulement, amorcer la rédaction du vécu.

2) Me gorger le cœur d'admiration pour Chloé Delaume. Y enfouir ma souffrance comme au creux d'un organe. Déceler sous chacun de ses mots les mobiles de mon écriture. Préméditer ma survie au fil de l'écoulement de son sablier, comme si sa survie à elle pouvait ouvrir une brèche dans ma fatalité. Après son cri, je n'aurai plus aucun doute, c'est parce que l'horreur existe dans la réalité qu'il peut y avoir de la littérature, et que, paradoxalement, c'est par la littérature seule que l'horreur se sortira de l'inimaginable. Je lirai ses romans comme des preuves de ma propre existence, comme des preuves que ce qui me déborde provient de la réalité, et non pas, comme on a tenté de m'en convaincre, d'une tendance pathologique au mensonge. Il faut écrire « pour agrandir le champ des perceptions et que ne soit plus nommé non-être ce qui existe bel et bien » (France Théoret, 1987, p. 35).

Lire encore et encore l'une de ses formules : « Le mot chien ne mord pas qu'ils disent. Elle sourit : c'est ce qu'on verra » (Delaume, 2013, p. 115), jusqu'au point de croire au pouvoir d'action qu'elle imagine à l'écriture, jusqu'à en confondre les mots avec des crocs, histoire qu'à la nuit tombée, le père entende mes aboiements.

Et même, en passer par l'imitation. Reproduire comme un code source son architecture narrative, sa syntaxe syncopée, ses mots-bruits. M'en servir comme d'un rempart aux émois. Non plus écrire les meurtrissures du passé, non. Inventer un au-delà à l'émotion dans un jeu de miroir peu convaincant. Me maintenir dans l'illusion qu'elle a caché, quelque part dans ses livres, la recette qui m'arrachera au gouffre. Je serais prête à cracher sur la notion d'inédit, à abandonner toute prétention à l'originalité, à me désapproprier l'intime, à la plagier si cela était pour fixer des limites à mon gouffre (Suzanne Jacob, 1997, p. 115). Mais j'ai lu quelque part qu'il était de l'ordre de la nécessité d'intégrer

dans l'écriture la singularité de ses débordements, et que, de toute façon, *Je* est toujours déjà un autre :

[Je] est insaisissable. Et pas réductible à ce qu'on appelle effrontément son histoire. Je n'est pas réductible à l'histoire. La littérature affirmait ça. On croyait Je quelque part, il était ailleurs. Je était cinq cents musiciens, disait Rimbaud. Je pouvait composer une symphonie. Je n'était pas condamné au solo en chambre. Je, contrairement à ce que tout le monde croyait, n'était pas facilement définissable. Je échappait, car Je échappait à l'histoire que tout le monde se racontait, de moi, de toi, de il et de elle (Christine Angot, 2004, p. 51-52).

- 3) Accepter l'oubli. L'accueillir en tant qu'exigence de la mémoire. L'oubli « n'est pas seulement un manque, un défaut, une absence, un vide » (Maurice Blanchot, 1980, p. 134) dans la constitution mémorielle, mais plutôt le noyau dur du souvenir. Zone d'ombre de la mémoire à partir de laquelle se souvenir, et qui, en même temps, met en péril l'existence même du souvenir. De la même manière dont travaille un négatif, l'oubli se restaurerait « en mémoire vivante, revivifiée » (Blanchot, 1980, p. 135). Il s'agit d'une faille active dans la mémoire, un espace générateur de tension que la reconstruction du passé s'avisera de combler. L'oubli, en ce sens, provoque l'écriture, son émergence. Il est le siège de la fiction, celle nécessaire à la cohérence narrative du souvenir d'enfance.

S'il est « possible de penser qu'en premier lieu il y a le souvenir — embryon de l'être — et qu'ensuite surgit, comme une cicatrice enkystée de la mémoire, le personnage capable de l'évoquer » (Nestor A. Braunstein, 2011, p. 16), *Je* ne serait qu'une somme de traumatismes. Sauf que l'écriture. Dans l'écriture, *Je* se remodelera selon d'autres codes que ceux de la violence, au plus loin de l'abrupte. Il s'agit pour cela de le détacher du corps meurtri de l'enfance et de le déployer au sein de sa propre fiction. Le « surplus d'existence » (Élise Turcotte, 2013, p. 88) que la création octroie à mon être croîtra — lui, au moins

lui — en dehors de toute brutalité. Les fragments de souvenirs traumatiques qui ont échappé aux pouvoirs de fixation de la frayeur m'affranchiront. Ils sont autant d'ilots d'identité flottants, libres, c'est-à-dire qui se sont dérobés aux lois d'encodage mnésique. L'oubli, en tant que première marque d'indocilité au règne de terreur paternel, me sortira de la détresse. L'oubli me sortira de la détresse.

4) Accepter qu'un jour ou l'autre l'enfance allait me rattraper :

Quelles fictions inventer sans toujours en filigrane retracer les contours des spectres familiaux, reproduire leurs chuintements, la voix des personnages hantée par leurs cris rauques. [...] L'autofiction dans ce cas est la seule voie possible, le trauma initial est exposé sans fard, il est canalisé, ne macule rien en douce. On peut se mettre à table puisqu'elle ne tourne plus (Delaume, 2010, p. 12).

Désormais au cœur de la création, les ecchymoses, la douleur, les hurlements, les trous dans les murs, les tremblements, les frayeurs, les sursauts, le froid des nuits, les sanglots, le tranchant de ses jointures, les menaces de mort, les humiliations, les fessées, les cauchemars, les plaies et mes paniques, s'exposeront enfin pour ce qu'ils sont : des fractures ouvertes. L'écriture du trauma, ou comment faire l'expérience « de ce bord de soi qui n'est plus qu'une plaie vie » (Anne Dufourmantelle, 2011, p. 101).

Pour « guérir d'un trauma, il faut pouvoir aller jusque-là où le corps a été atteint. Il faut coudre une autre peau sur la brûlure de l'évènement » (Dufourmantelle, 2013, p. 119). L'écriture me brodera une deuxième peau là où palpite l'enfance, mais il faut d'abord plonger dans l'à *vif* pour le refermer.

5) Hurler.

Le prix de la liberté des femmes. Je voudrais en parler. Me réapproprier mon identité, ma chair et mes os ne pouvait « s'effectuer que par la littérature » (Delaume, 2010, p. 6), mais elle est exigeante, la littérature. Elle aura réclamé que je me déserte, que je sois « infidèle à ce qui [m']a été non pas transmis par amour mais ordonné, psychiquement, généalogiquement, sous peine de destitution ». J'ai dû me « défaire » de mes « codes », mes « appartenances », ma « lignée » et quitter « l'assurance d'une familiarité sans fracture » (Dufourmantelle, 2011, p. 44). Imposer « un second commencement » (Delaume, 2010, p. 6) n'était possible qu'après avoir démantelé le formatage familial et court-circuité les connexions héréditaires. L'écriture expose. Il m'aura donc fallu radier mes réflexes défensifs et dynamiter tous les murs que l'enfance aura bâtis entre moi et le monde. J'ai dû quitter ma famille et mes origines pour écrire. « Toute œuvre est à ce prix » (Dufourmantelle, 2011, p. 44).

## Jamais nos mères n'ont

L'écriture permet l'existence dans sa différence, le corps et le cœur exultent par là.

France Théorêt, *Entre raison et déraison*

Que peut l'écriture contre les terreurs muettes de nos mères? Que peut-elle pour nos mères quand jamais, jamais elles n'ont habité leur propre corps. Sinon, certainement, elles l'auraient lancé en barricade entre nos peaux et les ténèbres. Elles l'auraient soulevé à hauteur de plafond et nos corps avec lui. L'écriture doit-elle disséquer l'enfance jusqu'à leurs pupilles? Ou plutôt creuser leurs os jusqu'à y retrouver le père? « Le féminisme existe pour qu'aucune femme n'ait jamais à faire face à son oppresseur dans le vide, seule » (Dworkin, 2017, p. 138). Mais comment ne pas décrire avec haine leurs silences quand nous savons toutes que « le cœur est relié à la langue » (Delaume, 2010, p. 24)? Comment dans un même geste d'écriture tuer leur petite fille et leur révéler qu'après la colère *Je* advient seule, sans elles, mais solidaire? Qu'il « jaillit d'une elle un peu trop épuisée de se radier de soi » (Delaume, 2006, p. 107), d'une *elle* un peu trop près de la folie pour ne pas écrire. *Je* exige une « brisure totale » (Théorêt, 1987, p. 108), il exige une autre filiation.

Croire en la littérature, c'était renoncer à tout ce que nous avait fait croire la langue maternelle. On sortait peut-être du corps de la mère, mais la littérature aussi avait un corps. Et elle nous permettait de nous rendre compte que nous étions lié[e]s à autre chose, à un autre corps, d'autres liens que le sang (Angot, 2004, p. 65).

Devenir dans le langage, y advenir en tant que sujet, ne sera possible que le jour où *Je* règnera en soi, qu'une fois qu'il aura été instauré en volonté dans les corps étrangers et pulsionnels du désir. Prétendre à l'avenir alors que notre mémoire est encore assiégée par la hantise de la mère est une perte de temps, un échec. Seule l'écriture dissociée traverse le passé sans y laisser sa peau. Rejeter drastiquement la langue maternelle sera

peut-être le seul moyen de libérer *Je*, de l'affranchir du corps patriarcal de ces femmes fatiguées, absentes à elles-mêmes et tristes à en mourir. L'écriture doit porter la révolte jusqu'à la déchirure. Quitte à ce qu'elles en meurent, de nous lire. Mais nous savons déjà ce que l'écriture peut pour nous, ce qu'elle ordonne et aussi ce qu'elle abolit. Mais que peut-elle pour des femmes au ventre vide? À qui jamais personne n'a appris que les monstres n'aiment pas être éclairés, qu'il suffit, pour conjurer leurs pouvoirs, d'allumer toutes les lumières de la maison, d'ouvrir les portes à grands vents et d'accepter, malgré sa propre monstruosité, de regarder. Il suffit de les regarder en face pour voir qu'après tout, ce ne sont que des hommes. Contrairement à la complicité, le refus tient aux mouvances du corps, à ses soubresauts, aux fourmillements des nerfs. Il faut contracter ses muscles, lever ses chairs, tendre les cordes vocales, la nuque dégagee. La participation, elle, qu'elle soit active ou passive, engendre une complicité qui n'en sera pas moins ignoble. Peut-être nos mères ne le savaient-elles pas.

Alors, moi, je nous lis toujours avec toutes les lampes de la maison allumées, même le jour, et les portes de chacune des pièces sont grandes ouvertes.

Je lis Sarah Kane : « que mon père aille se faire foutre puisqu'il a foutu ma vie en l'air pour de bon et que ma mère aille se faire foutre puisqu'elle ne l'a pas quitté » (2015, p. 21).

Je lis Geneviève Amyot :

Pourquoi donc ainsi sans regard / et nulle pitié livrait-elle notre chair / aux loups  
/ Elle n'avait pas de bras et le loup / y était pattes multiples enveloppantes / Pattes  
pièges / Le loup palpitant et chaud / Nous blottir enfin nous rejoindre où elle nous  
avait laissées nous / recommencer et nous perdre (2013, p. 40-41)

Je lis Pol Pelletier : « La soumission au Prêtre que maman exige de la petite fille est une initiation sacrée à la soumission du Père qui viendra quelques années plus tard. À

sept ans, la fellation du Père s'abattra comme une hache dans sa bouche! » (2015, p. 53)

Et je lis Christine Angot : « L'inceste était toujours avec la mère, même s'il passait par le père, qu'il était pratiqué par lui » (2004, p. 45). Et encore « On se tait dans l'inceste, il n'y a pas de dialogue, puisque la mère et la fille sont une seule et même personne, il n'y a rien à dire, un même corps solidaire bafouant la règle Je est un autre » (49).

Je lis aussi Chloé Delaume :

L'enfant ne comprend rien aux mathématiques c'est pour cela que le père lui dit qu'elle se doit d'avoir honte que la mère lui dit qu'elle est bête stupide sotté et que le père cogne la tête avec le livre de calcul. Pour que ça rentre rigole la mère (2006, p. 37).

Et Dorothy Allison :

« Baby, » she called me. « Oh, girl. Oh, honey. Baby, what did you do? What did you do? » What had I done? I had run in the house. What was she asking? I wanted her to love me enough to leave him, to pack us up and take us away from him, to kill him if need be (2016, p. 107).

Elles sont toutes « comme autant d'aube[s] sur [mes] plaie[s] » (Audet, 2013, quatrième de couverture). C'est-à-dire qu'elles me donnent droit à l'écriture :

La mère me soulève du sol, plaque mon ventre sur les genoux serrés de son complice. Elle baisse d'un geste brusque mon pantalon et ma culotte fleurie. [...]

*Aille, pleure pas. Ç'a même pas fait mal.* Elle a tout calculé, sûrement! L'élan, la vitesse de la claqué, l'angle du poignet, la résistance de l'air, l'épaisseur du gras sur mes fesses, la gravité de la punition par rapport au niveau d'insolence et la quantité de colère déployée. Elle omet sûrement le poids de l'humiliation pour croire aussi farouchement que ça ne fait pas mal d'avoir les fesses à l'air devant

toute sa famille. Le deuxième coup me brûle jusqu'au sexe comme un coup de fouet (2016, p. 37-38).

Enfant, peut-être au début de l'adolescence — sûrement au début de l'adolescence —, je me suis terrée dans la noirceur de mon placard. Tassée tout au fond des poussières, j'ai plaqué mes mains sur mes oreilles. Les hurlements et le bruit sourd des peaux battues ne me trouveraient plus. J'en ai profité pour me répéter, jusqu'à l'engourdissement, qu'un jour, un jour j'allais tuer mon père. Je m'en faisais la promesse, et j'ai caché cette promesse en moi comme un secret interdit, un talisman contre la peur et les nuits glacées à venir. Un espoir. À trente ans, j'ai plutôt choisi d'écrire ce mémoire. Mais il ne faudrait pas croire que l'écriture ne participe pas du même vœu de mort, qu'elle n'est pas le même appel primitif, désespéré, d'échapper aux hurlements.

## Trois mythes sur l'écriture du trauma

Modifier le réel, pour unique objectif et seule motivation. Écrire pour ne pas mourir, ça ne peut avoir de sens. J'écris pour déconstruire [...]

Chloé Delaume, *Une femme avec personne dedans*

### 1) L'écriture exorcisera le trauma.

Seule l'extraction chirurgicale du lobe temporal exorciserait le trauma. Des lésions irréversibles au cortex cérébral peut-être aussi. L'écriture, au contraire, lie le *Je* à l'horreur de manière plus serrée encore, elle l'affute depuis ses crêtes, ses tranchants. Elle fait du trauma le noyau solide de son existence, son point d'origine. L'écriture en revendique les droits, mais exige aussi des libertés : A) Prendre en charge ou non, dans la forme, le principe répétitif de ses violences. B) En purger l'horreur, son pouvoir de fascination. C) Raturer, sinon exploiter, les défaillances de la mémoire, ses invraisemblables et les clichés. D) Immoler les terreurs. E) Contrôler la cadence des battements. F) Humaniser ses acteurs. G) Démoniser ses acteurs. H) Trafiquer les scénarios. I) Dénoncer sa banalité. J) Dénoncer sa brutalité. K) Le reporter d'un texte à l'autre. Lui inventer des images et une esthétique, lui greffer de la fiction ou réfuter son horizon, je veux bien, mais la question de l'explantation ne se pose pas.

### 2) Il faut être forte (entendu comme « courageuse », qui « ne ploie pas sous l'adversité ») pour entreprendre la description de ses plaies.

Il faut plutôt être en colère, dans une très grande colère, volcanique d'indignation. Sentir qu'il n'y a plus que deux options : écrire ou entrer par

effraction dans la maison familiale et faire exploser toutes les vitres. La colère, dans ce contexte, devient une manière de renverser la violence, de la retourner d'où elle vient, elle est cet instant de *saisi* intime où sont enfin révélés ses limites. Le refus est radical dans la colère, il pèse ses mots. La force morale n'a donc rien à voir avec l'écriture. La force morale, c'est de réussir à repousser au lendemain son suicide, ce n'est pas d'écrire qu'un père pense à ses enfants chaque fois qu'il éjacule.

### 3) Il doit être thérapeutique d'écrire ses souvenirs d'enfance.

Ce qui est thérapeutique est de s'asseoir dans un fauteuil peu confortable, deux fois par semaine, et de raconter à une professionnelle de la santé mentale ne plus faire la différence entre le réel et la fiction. De payer l'hypothèque de cette étrangère afin qu'elle feigne avec succès l'intérêt porté au ressassement de ses phobies et de ses angoisses. Qu'elle croie à la totalité de « faits et d'évènements si strictement réels que le Je ne sait que s'y cogner » (Delaume, 2010, p. 51). Jeter au feu ses photos d'enfance, les unes après les autres, et regarder noircir et écorner le visage de l'« animal [qui] m'a donné la vie » (Michael Delisle, 2014, 4<sup>e</sup> de couverture) est thérapeutique. Savoir qu'il m'en coûterait moins de dix mille dollars pour le faire tuer aussi. S'il m'arrivait de ne pas réussir à éradiquer ce qu'il a implanté en moi, je pourrai toujours faire un retrait bancaire. À long terme, il m'en coûterait moins cher que la thérapie.

On m'a dit l'écriture-pardon. Mais je ne pardonne rien, moi; j'écris. J'éventre le cadavre encore chaud de mon enfance.

## Fuguées de la terreur

Une femme menacée et terrorisée, on le sait, n'est jamais égale. Ni égale à elle-même, ni égale aux hommes.

Nicole Brossard, *Écrire la société : d'une dérive à la limite du réel et du fictif*

Les nuits où je me réveille en hurlant. Déchirée par la lueur fauve de ses pupilles. Où l'ombre de ses paumes ouvertes grimpe sous mes draps pâles. Toutes ces nuits où l'atrocité menace de se refermer sur moi, de m'engloutir, j'ouvre la lumière.

Et je relis Geneviève Amyot :

Un œil de fou je vous assure / Un fou changé en loup / à chaque remontée des sèves / Toute sève fait gronder les loups / c'est connu / Et comme horriblement nous avons / Peur / Père loup ô mes sœurs sombres / nous étions seules / Possédées / Sans recours [...] Nous étions seules / Et nous rêvions de la mer (2013, p. 42-43)

Et je relis Dorothy Allison :

Glen put his hand on my neck, and the stars seemed to wink at me. I wasn't used to him touching me, so I hugged my blanket and held still. He slid out from behind the steering wheel a little and pulled me on his lap. He started humming to the music, shifting me a little on his thighs. I turned my face up to look into his eyes. There were only a few lights on in the parking lot, but the red and yellow dials on the radio shone on his face. He smiled, and for the first time I saw the smile in his eyes as plain as the one on his mouth. He pushed my skirt to the side and slid his left hand down between my legs, up against my cotton panties. He began to rock me then, between his stomach and his wrist, his fingers fumbling at his britches. It made me afraid, his big hand between my legs and his eyes glittering in the dim light (1992, p. 46).

Les nuits où je me réveille en hurlant. De nouveau repliée sous ses écumes. À sentir la lourdeur de ses émois contre ma peau. La pointe métallique de sa ceinture. Toutes ces

nuits où je préférerais m'ouvrir le ventre avec un couteau que d'écrire l'excès de ses fureurs. J'ouvre la lumière.

Et je relis Christine Angot :

Il enfonce le bout de son sexe dans son anus, lui répète qu'elle aura mal si elle ne se détend pas, qu'il faut qu'elle se détende, il avance un peu. Il lui dit d'arrêter de crier, et de se détendre, de se détendre, de se détendre, de se relaxer. Mais elle serre les fesses au contraire. Elle se contracte. Et ses cuisses sont deux poteaux raides. Il lui dit de se détendre. Qu'il l'aura prévenue. Qu'il va s'enfoncer et que si elle ne se détend pas ça va lui faire mal. Il s'enfonce et il jouit (2012, p. 49).

Et je relis Nikki de Saint-Phalle :

Ce même été, mon père, il avait trente-cinq ans, glissa sa main dans ma culotte comme ces hommes infâmes dans les cinémas qui guettent les petites filles. J'avais onze ans. [...] mon père, ce banquier, cet aristocrate, avait mis son pénis dans ma bouche (1994).

Et je relis Lori Saint-Martin :

Et ça commence, et ça commence, et on en est toujours aux débuts. La porte s'ouvre et se referme, le temps tourne en rond. Elle met une heure à s'ouvrir, une vie. Toute ma vie j'ai regardé cette porte s'ouvrir. Mille fois dès la première fois. Je savais qu'il n'y aurait pas de fin (2017, p. 8).

Les nuits où je me réveille en hurlant. J'ouvre la lumière. J'enjambe l'abîme<sup>12</sup>, puis j'écris :

Il prend sa voix de nuit. Sa voix que peut-être seules ma mère et moi n'avons jamais entendue. Celle qu'il n'arrive pas à contenir. D'où la viande déborde. Elle ne se bloque jamais, cette voix. N'hésite jamais. Elle prémédite. Ses mâchoires se contractent sous l'émotion. Il me décrit la nouvelle expérience. Étape par étape. Dans le creux de mon oreille. D'abord. Au seuil de l'orgasme, il veut. Se retirer puis. Éjaculer. Pour mieux *regarder mon sperme couler entre tes fesses* (2018, p. 45)

---

<sup>12</sup> Inspiré d'un vers de Martine Audet : « enjambant l'abîme » (2013, p. 72).

Un écrivain m'affirme dans un forum interuniversitaire qu'il ne faudrait pas envisager la littérature comme un espace de dénonciation, qu'elle ne sert pas à ça. Je tournerai dans les draps une bonne partie de la nuit suivante, à sincèrement me demander : à quoi d'autre pourrait-elle bien servir?

L'écriture réveille dans mes muscles et mes os une mémoire de l'effroi. Je voudrais quitter la peur comme j'ai franchi le seuil de la maison familiale, sans me retourner. Mais peut-être qu'une fois vidés de la terreur, mes os s'effriteraient, peut-être la consistance de mon être tient-elle à cette peur jamais démentie, à sa densité, ses formes ou sa composition chimique. Je crains de disparaître, une fois ce mémoire terminé.

## La lectrice

Que « la mémoire voie le jour avec l'effroi », comme le disait Julio Cortázar, entraîne la mise en route de l'entreprise de « vivre pour la raconter », voire de « la raconter pour vivre ».

Nestor A. Braunstein, *Les présages ou le souvenir d'enfance retrouvé*

Ma directrice a lu la somme de mes traumatismes. Je me demande si elle peut voir à travers moi, maintenant. Si elle devine le long de ma nuque que j'ai hésité longtemps à venir à cette rencontre et me pendre dans la garde-robe de ma chambre. C'est à cause de la honte, c'est elle au final qui me tuera. Entend-elle sous le tapage cardiaque mon mensonge? Je me suis cachée parmi ses étudiantes, j'ai promis de lui délivrer un mémoire, j'ai menti. J'écris mon testament.

La lectrice m'explique, les mains en appui sur la pile de papier (peut-être a-t-elle compris l'absolue nécessité de me ramener au texte, de me tirer hors du souvenir de mon enfance, qui toujours rôde à l'ombre de ma vision), que l'écriture peut prendre en charge la violence du père, que l'écriture, à elle seule, suffit à la lui arracher des poings. Et alors qu'elle me dit que les scènes sont assez fortes pour soutenir le silence, je pense qu'il faudra hurler plus tard.

Je ne lui raconte pas les nuits blanches, accablée de la certitude de ne jamais arriver à épuiser l'horreur. À deux mains sur ces quelques pages de mon enfance comme on compresserait le point de saignement d'une plaie : elle sait. Mais peut-être ne sait-elle pas que deux femmes assises à discuter la violence des hommes, même seules dans un

local d'université, risquent leur vie. Qu'un monde où ce sont les hommes qui décident de nos droits, où ce sont les hommes qui décident de nos vies ne tolèrera pas la production d'une témoin, même à rebours. Mon père ne tolèrera pas la production d'une témoin, même à rebours.

Cette nuit-là, terrée sous les draps, convaincue que la mort promise dès l'enfance me retrouvera, je lis ce passage de *Bastard out of Carolina*, écrit par Dorothy Allison :

I didn't dream about fire anymore. Now I imagined people watching while Daddy Glen beat me, though only when it was not happening. When he beat me, I screamed and kicked and cried like the baby I was: But sometimes when I was safe and alone, I would imagine the ones who watched. Someone had to watch - some girl I admired who barely knew I existed, some girl from church or down the street, or one of my cousins, or even somebody I had seen on television. Sometimes a whole group of them would be trapped into watching. They couldn't help or get away. They had to watch. In my imagination I was proud and defiant. I'd stare back at him with my teeth set, making no sound at all, no shameful scream, no begging. Those who watched admired me and hated him. (2016, p. 112).

Cette nuit-là, je prends conscience de la fureur de mon désir, de sa nécessité, celui qu'une personne, une seule, assiste. Je dois continuer d'écrire la violence, et ce, malgré les cauchemars, les états de détresse et la peur terrible qui m'habite, parce que tous ces monstres tapis derrière le mot *papa*, il faudra bien, un jour ou l'autre, les donner à haïr.

## BIBLIOGRAPHIE

### Essais

Allison, Dorothy. (1996). *Two or three things I know for sure*. New York : Penguin Group.

Angot, Christine. (2004). *Une partie du cœur*. Paris : Stock.

Bardèche, Marie-Laure. (1999). *Le principe de répétition : littérature et modernité*. Paris : L'Harmattan.

Barthes, Roland. (1953). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Éditions du Seuil.

Benoît, Éric, Braud, Michel, Moussaron, Jean-Pierre, Poulin, Isabelle et Dominique Rabaté. (2001). *Écritures du ressassement*. Paris : Presses universitaires de Bordeaux.

Bertrand, Pierre. (1999). *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*. Montréal : Liber.

Blanchot, Maurice. (1955). *L'espace littéraire*. Paris : Gallimard.

Blanchot, Maurice. (1980). *L'écriture du désastre*. Paris : Gallimard.

Bourdieu, Pierre. (1998). *La domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil.

Braunstein, Nestor A. (2011). *Les présages ou le souvenir d'enfance retrouvé*. Paris : Éditions Stock.

Brossard, Nicole. (1985). *La lettre aérienne*. Montréal : Éditions du Remue-ménage.

Brossard, Nicole. (1994). Écrire la société : d'une dérive à la limite du réel et du fictif. *Philosophiques*, 21(2), 303-320.

Brown, Laura S. (1995). Not outside the range: One feminist perspective on psychic trauma [Chapitre de livre]. Dans Cathy Caruth (dir.), *Trauma Explorations in Memory* (p.100-112). Baltimore : The Johns Hopkins University Press.

Caruth, Cathy Caruth. (1993). Violence and Time : Traumatic Survivals. *Assemblage*, 20, 24-25.

Caruth, Cathy. (dir.). (1995). *Trauma. Explorations in Memory*. Baltimore: John Hopkins University Press.

Cata, Isabelle et DalMolin, Eliane. (2004). Écrire et lire l'inceste : Christine Angot. *Women in French studies*, 12, 85-101.

Combaz, Linda. (2013). Le traumatisme : béance, trou, stigmaté. *Cliniques*, (5), 24-41.

- Delaume, Chloé. (2010). *La règle du Je : autofiction, un essai*. Paris : Presses universitaires de France.
- Deleuze, Gilles. (1968). *Différence et répétition*. Paris : Presses universitaires de France.
- Delvaux, Martine. (2015). Commandements. *Liberté*, (307), 33-35.
- Despentes, Virginie. (2011). *King Kong théorie*. Paris : Librairie générale française.
- Douville, Olivier. (2003). Du choc au trauma... il y a plus d'un temps. *Figures de la psychanalyse*, (8), 83-96.
- Dufourmantelle, Anne. (2011). *Éloge du risque*. Paris : Payot.
- Dufourmantelle, Anne. (2013). *Puissance de la douceur*. Paris : Éditions Payot & Rivages.
- Dworkin, Andrea. (2017). *Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas* [Anthologie]. Montréal : Éditions du remue-ménage.
- Erikson, Kai. (1995). Notes on trauma and community [Chapitre de livre]. Dans Cathy Caruth (dir.), *Trauma Explorations in Memory* (p. 183-199). Baltimore : The Johns Hopkins University Press.
- Flahault, François. (2002). *Le sentiment d'exister. Ce soi qui ne va pas de soi*. Paris : Descartes & Cie.
- Forest, Philippe. (2007). La vie est un roman [Chapitre de livre]. Dans Jeannelle, Jean-Louis et Viollet, Catherine (ed.), *Genèse et autofiction* (p. 211-219). Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.
- Gasparini, Philippe. (2008). *Autofiction : une aventure du langage*. Paris : Éditions du Seuil.
- Harel, Simon. (2008). Fatalité de la parole: invective et irritation dans l'œuvre de Thomas Bernhard. *Études littéraires*, 39(2), 59-82.
- Jacob, Suzanne. (1997). *La bulle d'encre*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Lafontaine, Marie-Pier. (2018). L'écriture du trauma : une actualisation au féminin de la violence passée. *Voix plurielles*, (15)1, 126-137.
- Lamy, Suzanne et Pagès, Irène. (1983). *Féminité, subversion, écriture*. Montréal : Éditions du Remue-ménage.
- Lapierre, René. (2011). *Renversements : L'écriture-voix*. Montréal : Les herbes rouges.

Le Maléfan, Pascal. (2015). L'instant du traumatisme. *Annales medico-psychologiques*, 173, 180-185.

\*Lepage, Pierre. (1998). Au-delà de l'autofiction. *Le monde des livres*.

Lewis Herman, Judith. (1997). *Trauma and recovery : the aftermath of violence – from domestic abuse to political terror*. New York : Basic Books.

Root, Maria P. P. (1992). Reconstructing the impact of trauma on personality [Chapitre de livre]. Dans Laura S. Brown et Mary Ballou (dir.), *Personality and psychopathology feminist reappraisals* (p. 229-265). New York : The Guilford press.

Sofsky, Wolfgang. (1998). *Traité de la violence*. (B. Lortholary, trad.). Paris : Gallimard. 1996.

Spermon, Deborah, Darlington, Yvonne et Gibney, Paul. (2013). Complex posttraumatic stress disorder: voices of healing. *Qualitative health research*, 23(1), 43-53.

Théorêt, France. (1987). *Entre raison et déraison*. Montréal : Les herbes rouges.

Turcotte, Élise. (2013). *Autobiographie de l'esprit : écrits sauvages et domestiques*. Montréal : La Mèche.

Van Der Kolk, Bessel A. et Van Der Hart, Onno. (1995). The Intrusive Past : The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma [Chapitre de livre]. Dans Cathy Caruth (dir.), *Trauma Explorations in Memory* (p. 158-182). Baltimore : The Johns Hopkins University Press.

Wieviorka, Michel. (2012). *La violence*. Paris : Pluriel.

Yotova. Rennie. (2007). *Écrire le viol*. Paris : Non lieu.

Poésie, fiction, autofiction, théâtre

Allison, Dorothy. (2016). *Bastard out of Carolina*. New York: Penguin Group.

Amyot, Geneviève. (2013). *Corps d'atelier*. Saint-Lambert : Éditions du Noroît.

Angot, Christine. (1999). *L'inceste*. Paris : Stock.

Angot, Christine. (2005). *Vu du ciel*. Paris : Librairie générale Française.

Angot, Christine. (2012). *Une semaine de vacances*. Paris : Flammarion.

Audet, Martine. (2013). *Des voix stridentes ou rompues*. Montréal : Éditions du Noroît.

- Brossard, Nicole. (1987). *Le désert mauve*. Montréal : L'Hexagone.
- Delaume, Chloé. (2006). *Le cri du sablier*. Paris : Gallimard.
- Delaume, Chloé. (2012). *Une femme avec personne dedans*. Paris : Points.
- Delaume, Chloé et Schneidermann, Daniel. (2013). *Où le sang nous appelle*. Paris : Éditions du Seuil.
- Delisle, Michael. (2014). *Le feu de mon père*. Montréal : Boréal.
- De Saint-Phalle, Nikki. (1994). *Mon secret*. Paris : La différence.
- Despentes, Virginie (2010). *Baise-moi*. Paris : J'ai lu.
- Ernaux, Annie. (1997). *La honte*. Paris : Gallimard.
- Ernaux, Annie. (2016). *Mémoire de fille*. Paris : Gallimard.
- Kane, Sarah. (2015). *4.48 Psychose*. Paris : L'Arche éditeur.
- Lafontaine, Marie-Pier. (2018). Mes douze coups. *Cavale*, (7), 44-46.
- Lauzon, Marie-Pier. (2016). Les ombres pliées. *Le pied*, 37-40.
- Louis, Édouard. (2014). *En finir avec Eddy Bellegueule*. Paris : Éditions du Seuil.
- Louis, Édouard. (2016). *Histoire de la violence*. Paris : Éditions du Seuil.
- Mercier, Éléonore. (2010). *Je suis complètement battue*. Paris : Éditions P.O.L.
- Millet, Kate. (1980). *La cave. Méditations sur un sacrifice humain*. (E. Gille, trad.) Paris : Stock. 1979.
- Pelletier, Pol. (2015). *La robe blanche*. Montréal : Les herbes rouges.
- Saint-Martin, Lori. (2017). *Mon père, la nuit*. Montréal : L'instant même.
- \*Timerman, Jacobo. (1988) *Prisoner without a name: cell without a number*. (T. Talbot, trad.). New York : Vintage. 1981.